

Le Samedi

VOL. I.—NO. 49

MONTREAL, 17 MAI 1890.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50

L'ART DE PERSUADER POLIMENT



--Monsieur désire une friction (*Shampoo*) ?... La tête de Monsieur est sale comme un peigne !

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 17 MAI 1890.

CHASSE-SPLEEN

En fait d'économies, je n'aime que les privations.

Les promesses font moins d'ingrats que les bienfaits.

N'ayez pas de finesse ; il est trop difficile d'en avoir assez.

Faites-vous vieille de bonne heure afin d'être jeune plus longtemps.

Si l'homme s'accuse, Dieu l'excuse ; si l'homme s'excuse, Dieu l'accuse.

Il y a des gens si sensibles qu'ils nous affligent de nos propres douleurs.

On ne me paraît jamais grand quand on me fait sentir que je suis petit.

La bêtise est la pénurie d'idées, la sottise est l'ignorance de cette pénurie.

On ne peut satisfaire son mauvais caractère qu'aux dépens de son bonheur.

On sculpte, on dore son idole, pour n'avoir pas à rougir d'adorer une bûche.

Se connaître, c'est le vrai ; se combattre c'est le beau ; se vaincre c'est le bien.

Un sot qui a un moment d'esprit étouffe, comme un cheval de fiacre au galop.

L'ennui est la maladie des heureux ; le malheur ne s'ennuie jamais, il a trop à faire.

La dernière satisfaction d'un ivrogne, c'est, après sa mort, de s'en aller au cimetière dans la bière.

Il peut y avoir du plaisir à être pauvre ; mais ça prend un homme bien riche pour s'en apercevoir.

De ce qu'on a le droit de prendre un verre, on aurait tort de conclure qu'on a celui de dévaliser un marchand de verrerie.

Nous nous cachons pour faire le bien, mais nous sommes bien aises qu'on s'aperçoive que nous nous sommes cachés.

Le bonheur est une boule après laquelle nous courons quand elle roule et que nous poussons du pied quand elle s'arrête.

"Comme c'est poli, la Chambre des Communes !" disait du haut des galeries, un visiteur admirant toutes ces têtes chauves,

Un mot terrible de Louis Veillot :
"On ne doit pas naître avec une tête, sous un souverain qui n'a que des pattes."

UN ARBITRE

— Qui pourra me dire, de quoi mon oncle est mort ? les médecins ne sont pas d'accord.

— Dis qu'ils l'ont tué. On t'enverra le coroner, qui te débrouillera la chose vite.

LES RESSOURCES DE LA LANGUE FRANÇAISE

Néré, (jeune dude amoureux qui a des prétentions au beau langage), rencontre sa bien aimée mademoiselle T...

Mademoiselle T. :— A propos, Néré, dis moi donc ou est allé M. que je ne vois plus depuis plusieurs jours ?

Néré, (avec dignité). — Votre galant ami est parti pour Notre Dame des Anges avec Mr. l'arpenteur C... pour traire les lignes du gouvernement.

IL EN FAUT, MAIS PAS TROP N'EN FAUT

Surintendant de chemin de fer à un employé qui s'est fait enlever huit doigts dans un accident.

— Je le regrette, mon pauvre ami, mais comme il ne vous reste plus que les deux pouces, je ne puis vous garder. Connaissez-vous un homme capable de vous remplacer ?

Serre freins. — Oui monsieur ! j'en connais un qui vous durera plus longtemps que moi. Vous le trouverez au Museum de la rue Saint-Laurent : demandez l'homme aux seize doigts.

LE MONSIEUR QUI GARDE TOUJOURS SA PAROLE

M. Drummer. — Pourriez-vous me donner un petit renseignement ? Le marchand du coin m'a dit de revenir demain matin ; qu'il me donnerait un ordre. J'aurais voulu partir ce soir ; croyez-vous que ce soit sérieux ?

M. Loustic. — Certainement ; cet homme est le plus grand menteur de la paroisse ; mais il garde toujours sa parole.

M. Drummer. — Comment ???

M. Loustic. — Dame ! oui, personne ne veut la prendre ; il est bien forcé de la garder.

SUR QUOI REPOSE L'ASSIETTE DE L'IMPOT

Hélène (qui a coiffé Sainte-Catherine depuis longtemps, lisant un magazine). — Le Japon doit être un délicieux pays, il y règne des coutumes qui donnent envie d'y aller.

Julie (dix huit ans et fiancée). — Dis moi un peu ce qui te fait admirer le royaume des chrysanthèmes.

Hélène. — On n'y trouve pas une seule vieille fille. Toutes celles qui ne sont pas mariées à un certain âge, doivent accepter le mari que les autorités veulent bien leur trouver.

CASSE-COU

Mme Discorde. — Vous êtes une bonne pâte d'homme, vous ; votre femme a beau vous mener un chabonais d'enfer, jamais vous ne lui répondez un mot.

M. Prudent. — Tiens ! pas si bête ; j'aime ma femme et je ne veux pas en faire une veuve.

Mme Discorde. — Vous plaisantez. Une bonne querelle ne tue personne.

M. Prudent. — Mande pardon ; ça tue les maris dont les femmes parlent avec accompagnement de tisonnier.

MOTS D'ENFANTS

Aux examens.

L'examinateur, à une jeune fille :

— L'auteur du *Paradis perdu* n'était-il pas affligé d'une grande infirmité ?

— Oui, monsieur, répond la jeune fille, il était poète.

Willie (qui a été passer la soirée avec sa mère, à une séance pour les pauvres). — Man, c'est pour habiller les petits orphelins, ces hardes que vous cousiez hier ?

Maman. — Oui, Willie.

Willie. — Pauvres petits !

Maman. — C'est bien, Willie, je suis heureuse de voir que tu comprends leur malheur.

Willie. — Ah ! oui, allez, ça me fait bien de la peine de savoir qu'il faudra qu'ils portent des hardes faites comme cela.

Lucie (cinq ans, à son petit chien). — Petit chien à maîtresse chérie a été bien sage ; aussi maîtresse va aller lui laisser regarder bien longtemps les belles saucisses qu'il y a dans la vitrine de l'épicier.

Le maître. — Pouvez-vous me donner le nom d'un animal à sang froid se multipliant avec une rapidité prodigieuse ?

Un élève (fils de journaliste). — Oui, monsieur, c'est le créancier ; papa l'a encore dit ce matin.

Tommy (6 ans). — Je voudrais avoir pour cinq centins de millet.

L'épicier, qui veut savoir à quel compte porter cette vente. — C'est pour ta mère.

Tommy (indigné). — Non c'est pour l'oiseau.

LA RECONNAISSANCE DU PEUPLE

I

Beaumeneur. — Je vous reconnais, vous ; vous êtes le candidat. C'est vous qu'a dit que son père du grand-père a versé son sang en 1812, que son grand-père a pris les armes en 37 et que son père a volé aux frontières en 66.

Candidat. — Je m'en fais gloire.

Beaumeneur. — Eh ! ben, je vous engage à filer du comté au plus coupant, ou les manches de haches vont remuer tout seuls. Par ici nous n'aimons pas les gens dont les pères *colent, versent* et *prenent* toujours quelque chose. Houp ! et plus vite que ça !

II

Voteur. — Alors, vous vous êtes ruiné pour le parti ? Vous avez perdu votre position pour le parti ? Vous avez sacrifié vos intérêts pour le parti ?

Candidat. — Oui, et je suis prêt à tout lui donner.

Voteur. — Ça ne serait pas juste. Faut pas que ce soit toujours les mêmes qui aient de la peine. Comptez sur moi ; je voterai pour l'autre.

C'ETAIT UNE TROMPE

M. Brindamour. — Je désirerais faire agrandir ce jone de mariage.

Bijoutier. — Agrandir ! Mais vous m'avez dit, l'autre jour, qu'il allait à merveille.

M. Brindamour. — C'est vrai, mais je m'étais trompé de fille.

OUVERTURE DE... COMPTE

M. Pensasolid. — Oserai-je... hum ! oserai-je, mademoiselle, me permettre d'espérer...

Mademoiselle. — Charles, vous me prenez par surprise, je suis toute troublée, je n'ai pas encore pensé sérieusement au mariage.

M. Pensasolid. — Ni moi non plus ; je voulais seulement savoir, si vous consentiriez à demander à votre père de bien vouloir m'accorder sa confiance et d'acheter sa quincaillerie chez moi, au lieu de l'acheter chez Dick, Tom, Harry & Co.

CAUSERIE

On dit que les femmes sont envieuses : ma foi, sur ce point, les hommes ne leur en cèdent guère. On ajoute que les premières savent déguiser leur jalousie devant celui ou celle qui a fait naître ce sentiment chez elles. C'est qu'elles ont été formées à l'école de leurs maris, car j'en connais plus d'un qui déguisent leur haine avec une habileté merveilleuse.

Je ne me pose pas en défenseur du beau sexe, je me borne simplement à constater les faits.

Et voici une preuve des plus récentes :

Hier soir, X... était présent à une nombreuse réunion. Il avait pour voisin de droite un certain poète qui a fait paraître sur un journal, tout dernièrement encore, une charmante composition.

—Votre dernière poésie était admirable, lui dit-il.

—Oh ! répond l'autre, vous en avez certainement lu de meilleures.

—Je ne crois pas : le sujet était vraiment poétique, et la versification tout à fait irréprochable.

Et, se tournant vers son voisin de gauche :

—Il se donne de l'importance, dit-il avec dédain, pour avoir composé quelques mauvais vers ! Il est très facile d'être poète à ce compte, et pour moi, je sais bien que si je voulais m'en donner le trouble...

Voilà ce que j'ai vu et entendu moi-même : Flatterie à droite, jalousie à gauche.

* *

Vous connaissez le fameux mot de Ponson du Terrail ?

Il avait à parler, dans l'un de ses longs romans, d'une dame que l'on trouve inanimée pendant une nuit obscure. C'est très émouvant, n'est-ce pas ?

Pour rendre la scène encore plus touchante, du Terrail nous dit :

« Sa main était froide comme celle d'un serpent. »

C'est un peu fort ! Pour ma part, j'avoue que j'éprouverais une certaine répugnance à toucher la froide main d'un serpent quelconque.

Mais notre siècle marche à pas de géant vers la perfection, et Ponson du Terrail est éclipsé par un jeune homme de dix-huit ans, qui, l'an dernier, subissait ses examens pour obtenir son titre de bachelier.

Il avait à traduire un passage de Virgile, où Enée, racontant ses malheurs, disait :

Sur le rivage gisait le corps inanimé de mon père (*jacet ingens littore truncus* etc.).

Et le traducteur s'écria : « Ci-gît, sur le rivage, le grand tronç de mon père. »

Donner des mains aux serpents, c'est bien lugubre, mais changer un homme en Grand-Tronc ! Cela nous plonge dans un abîme de réflexions amères...

* *

Une réminiscence ! Nous étions, un jour, en classe à suivre un cours de géométrie. Le professeur calculait à haute voix le nombre d'hommes qu'un pont de telles et telles dimensions pourrait supporter.

Le problème était presque achevé.

—Si un pied carré, disait le professeur, peut supporter le poids de trois hommes, soixante-quinze pieds carrés supporteront deux cents vingt-cinq hommes...

—Carrés ! demande aussitôt l'un des élèves.

Le mot, lancé comme une bombe, ne manqua pas de produire son effet, et jusqu'au professeur qui éclata... de rire !

Ces hommes carrés sont beaucoup moins sûrs que le Grand-Tronc.

* *

Voulez-vous rire à votre soûl ?

Entrez dans les chars urbains, et vous m'en direz des nouvelles.

L'autre jour, j'étais avec un ami dans un char de la rue Ste-Catherine.

Arrive une jolie jeune fille, accompagnée d'une pas du tout jolie vieille dame. Mon ami me murmure à l'oreille :

—Je vais donner mon siège pour obtenir un sourire de cette gentille demoiselle.

Ce qui fut dit fut fait : il se lève, et de son air le plus gracieux, il désigne le siège qu'il occupait.

Et, après l'avoir remercié, après l'avoir honoré d'un aimable signe de tête, elle s'assied... pas la jeune fille, mais la vieille dame !

J'ignore si cette dernière a su, depuis, pourquoi nous nous sommes mis à rire.

* *

J'étais dans un char sur la rue St Jacques. J'avais près de moi un homme qui n'avait jamais vu la ville. Depuis quelques instants, je causais avec lui, prenant plaisir à voir son enthousiasme pour les beautés de Montréal. Soudain, il appelle le conducteur, et sortant une petite carte de sa poche, il la lui remet en disant :

—S'il vous plaît, vous me menez-là.

Il y avait sur cette carte :

F... B... No X, rue Sanguinet.

CARTOUCHE.

13 avril 1890.

LE NÉANT DE LA SCIENCE

(Pour le SAMEDI)

Le M. Grossac (jeune millionnaire).—Ainsi, mademoiselle, vous désirez entrer chez ma sœur comme demoiselle de compagnie.

Mlle Beauté.—Oui, monsieur, je ferai de mon mieux pour remplir la position,

M. Grossac.—Savez-vous chanter ?

Mlle Beauté.—A mon grand regret, non.

M. Grossac.—Vous jouez du piano, alors ?

Mlle Beauté.—Non, je n'ai jamais étudié la musique.

M. Grossac.—Ah ! mais alors vous êtes artiste, vous savez dessiner, peindre sur porcelaine ou...

Mlle Beauté.—Hélas ! monsieur, je ne possède aucun art d'agrément.

M. Grossac.—Étrange ! Mais alors à quoi avez-vous passé votre temps, depuis que vous avez quitté l'école ?

Mlle Beauté.—A la maison ; j'aïdais ma mère. Vous voyez...

M. Grossac.—Excusez-moi, si je vous interromps, mais vous en avez dit assez, et...

Mlle Beauté.—Oh ! ne me dites pas que je ne puis obtenir cette place ; je pourrai, en peu de temps, si c'est nécessaire, acquérir quelque art d'agrément.

M. Grossac.—C'est inutile, vous ne pourrez pas devenir la dame de compagnie de ma sœur ; vous êtes trop parfaite pour l'emploi. Mais si vous voulez prendre la moitié de ma fortune, et mon nom et ma personne par dessus le marché, je me considérerai comme l'homme le plus heureux de la terre.

Elle prit le tout en bloc ; et mon conte est fini.

UN PHILTRE D'AMOUR

Elle était sombre, inquiète, songeuse. Car Charley, toute son affection, celui qui l'avait épousée aux derniers lilas, n'était plus le même.

Alors, elle alla trouver son amie, la septième fille d'une septième fille, et lui demanda un philtre d'amour, une poudre, une recette pour ramener le volage.

Et l'oracle parla ainsi :

« Prenez un bon morceau de filet de bœuf, de l'épaisseur d'un pouce environ ; frottez-le, dessus et dessous avec un oignon coupé en deux, saupoudrez légèrement de poivre et de sel et faites cuire sur un bon feu de charbon bien vif. Ceci fait et avant de faire manger la préparation à votre mari, ajoutez-y un gros morceau de beurre et quelques brins de persil.

La jeune femme exécuta de point en point le conseil de l'oracle, et son mari lui revint pour toujours.

UN REMEDE INUTILE

Docteur.—Ce ne sera rien, madame, quelque stimulant actif fera disparaître ce malaise ; montrez-moi votre langue.

Le mari (*précipitamment*).—Ah ! mais non, docteur, sa langue n'a nullement besoin d'être stimulée !

TOUT DÉPEND DU TRAITEMENT

Irène.—Je suis furieuse ; Onésime ne m'a pas regardée une seule fois, hier, au Théâtre Royal. Qu'est-ce que ça te fait, à toi, quand Richard te traite froidement ?

Jeanneton.—Moi, ça me fait toujours plaisir ; parce que son froid, c'est de l'*ice-cream*. Plus c'est froid, plus j'aime cela.

FAUT SE PRESSER POUR ARRIVER À TEMPS

Julien.—Hello ! arrête un instant, je n'ai qu'un mot à te dire.

Richard.—Impossible, je viens d'acheter un chapeau pour ma femme, et je veux arriver à la maison avant que la mode n'ait changé. Cocher, allez bon train.

LA NOUVELLE MANIÈRE D'ADRESSER UN COLIS

Devant le Saint-Lawrence Hall :

Hector.—Un carrosse à deux chevaux, mазette ! où vas-tu donc ?

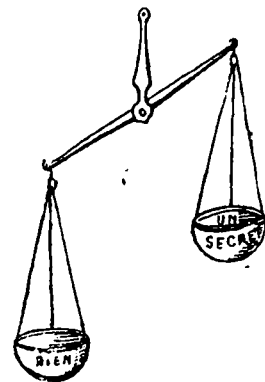
Emile.—Je profite des premiers beaux jours ; je vais voir mon oncle au Sault ; as-tu une commission pour lui ?

Hector.—A propos. Si tu voulais me faire plaisir, tu te chargerais de porter un pardessus que je désire envoyer là-bas.

Emile. Certainement, où devrai-je le remettre ?

Hector.—Ne t'inquiètes pas de cela, je serai dedans pour le porter moi-même.

REBUS



Solution du dernier rébus :

« DEUX SURETÉS VALENT MIEUX QU'UNE. »

SUBLIME DÉSINTÉRESSEMENT !



Elle.—Et si tu savais avec quoi c'est fabriqué tout ce que tu bois !

Lui.—Qu'ça peut m'fiche à moi ?... du moment que qu'ça saoule à mon prix.

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION DU "SAMEDI."

CE QU'ON DIT : CE QU'ON PENSE :

DANS LES JOURNAUX.

Au bal de la charmante Madame... Nous n'y étions pas du tout, et qui a eu lieu hier soir, la réunion nous avons obtenu nos renseignements, en payant la traite à un garçon d'extra déjà à moitié ivre.

DANS LE MONDE.

Faites-moi l'amitié de venir dîner avec moi un de ces soirs, quand vous voudrez ; le plus tôt sera le mieux. La phrase est bien tournée, mais il n'y a rien dessous. J'espère bien que le plus tôt n'arrivera pas avant les calendes grecques.

Vous avez une mine magnifique, mon cher. Vous engraissez que ça en est dégoûtant, vous devez boire plus que de raison.

Vous êtes toujours charmante, chère madame. Finie, la beauté ; plus de traits, plus de teint, plus rien.

Votre acquisition est très heureuse, votre cheval est superbe. En voilà un idiot qui croit s'y connaître en chevaux. Il s'est fait coller une haridelle de premier choix.

LES CRIS DE L'ENCANTEUR.

La maison a été bâtie pour son propriétaire. Les murs sont lezardés, les planchers pourris, rien ne tient.

Les meubles sont de premier choix. Manière de dire qu'ils sont plaqués en noyer.

Les meubles sont de qualité supérieure. Façon de désigner les meubles en bois blanc, solide.

Ils sont d'une solidité parfaite. Ils sont si mauvais qu'on ne peut rien en dire.

Ils sont élégants, du dernier style. Ils sont en papier mâché, et la dorure est écaillée.

SUR LES HUSTINGS.

Nous ne voulons aucune querelle personnelle avec nos adversaires. Non, parceque je dois être poli, mais j'espère bien qu'un autre orateur ira les secouer proprement tout à l'heure.

Je vous félicite de la belle organisation de votre association, de son développement et de l'influence politique qu'elle a su acquérir dans ce district. Je ne connais absolument rien de cette agglomération d'imbéciles, en dehors de ce que le blanc-bec de secrétaire m'en a appris. Ça ne fait rien, faut tout de même que je les beurre.

L'homme remarquable qui vous représente au Parlement et dont on regrette de ne pas entendre plus souvent la parole éloquente. Cette espèce de machine à voter dont le silence est la seule qualité.

Je n'ai pas besoin de faire de longues phrases pour recommander ce vote de remerciements. Vous connaissez tous notre estimable président. J'espère que c'est la dernière fois que j'aurai à faire l'éloge de cet animal prétentieux.

AU PARLEMENT.

Je retire le mot naturellement... Je ne retire rien du tout.

Je m'incline devant la décision de l'orateur. Parce que je ne puis pas faire autrement.

J'accepte volontiers les explications de l'honorable membre. Uniquement parce qu'il m'est impossible de lui dire qu'il en a menti.

Je ne m'attendais pas à être appelé à adresser, ce soir, la parole à la Chambre. J'aurais été malade s'il m'avait fallu garder le discours fleuri que j'avais depuis si longtemps préparé.

AU BAL

Aurai-je le plaisir... Seigneurs ! faites qu'elle refuse !

Ravi ! Enchanté ! J'aurais mieux aimé danser avec Junbo.

Désolée ! monsieur, mais je ne puis disposer d'une seule danse. J'en ai encore trois de libres, hélas ! mais j'aime encore mieux faire tapisserie que de danser avec ce freluquet à tête d'oiseau !

Je crois que maman m'appelle... Il faut que je me débarrasse de ce raseur.

EN SOIRÉE

Nous ferez-vous le plaisir de nous jouer cette délicieuse symphonie en si bémol ? Ce n'est nullement délicieux ; mais si c'est court, c'est toujours cela de gagné.

Je vous en prie, M. Lepetithurleur, chantez-nous quelque chose, rien qu'un morceau... Le ciel m'est témoin que si la tesse ne m'y obligeait, je ne demandais même pas celui-là.

LES PLAISIRS DU SALON



Madame S..., se mettant au piano.—C'est que je ne suis pas en voix, ce soir. Attendez, je vais chanter tout simplement quelque chose de *PI Trouvatore* ; puis la *Scène du jardin* de *Faust* ; après cela, un petit extrait des *Huguenots*, et..... (Fuite générale.)

D'UN EXTREME A L'AUTRE



I

Sergent d'inspection.—Qu'avez-vous à la bouche ?
L'homme de police, (avec une voix cacernaise qui semble sortir d'un puits).—C'est le mal de dents.



II

L'homme de police, (un instant après).—Cristi, qu'il était temps ! Je prenais en feu !

RÉVERIE

D'APRÈS LE TABLEAU DE G. A. REID

(Pour le SAMEDI.)

Doucement inclinée, assise auprès de lâtre,
Les deux mains se joignant pardessus les genoux.
Et tandis que le feu met un reflet rougeâtre
A son profil rêveur, elle pense à l'époux
Attardé sur la route. On voit, par la fenêtre,
Un arbre dépouillé sur le ciel assombri
Étendre ses longs bras, et le hameau champêtre
Où tout repose et dort. Dans le modeste abri
Où la nuit va venir, tout respire l'attente.
Depuis l'humble repas sur la table placé
Et qui s'efface un peu dans l'ombre grandissante.
Jusqu'au lointain mirage en songe caressé
Par cette femme seule et rêvant à la femme
De son foyer désert. Qui dira quel espoir
Par delà l'horizon enlève ainsi son âme ?
C'est si doux de penser au coin du feu, le soir !

PAUL VARY.

Montréal, mai 1890.

ENCADREMENT COUTEUX

M. Bonton.—Votre femme était charmante, je l'ai vue à la grand'messe : une symphonie en bleu, un véritable tableau !

M. Terrater, (maire depuis un an).— Beau tableau ; oui ! le cadre m'a coûté \$127.



III

Samba.—Quoi, vous fumez votre cigare jusqu'au petit bout ?

M. Cuvéron.—Ce n'est pas vrai ; je viens de l'allumer. Mais, j'ai les dents tellement renforcées !

LE SILENCE EST D'OR

Soifard.—Hello ! Bontrou, es-tu rentré en bon ordre hier soir ?

Bontrou.—Correct ! mais ma femme n'a pas voulu me parler.

Soifard.—Toujours de la chance ! La mienne m'a parlé ! ! ! !

LA SABERDACHE DE G...

—John, où est le whiskey que je vous ai donné pour nettoyer les vitres de mon bureau.

—Je l'ai bu, monsieur... Mais je n'ai qu'à souffler sur les vitres ça fait le même effet.

MAUVAISE QUESTION.

Monsieur Joecroute fait admirer à son bambin de 7 ans les diverses variétés d'insectes.

—Que c'est beau la Providence ! Ainsi, elle crée les insectes pour nourrir les crapauds !

—Et les crapauds, à quoi ça sert ?

—Hé !... Hé ! Ça sert à manger les insectes !

QUI PAIE LES FRAIS ?

Avant le mariage, en train de passer le contrat, il arrive que... toutes les dépenses du contrat sont payées par le mari.

—Alors, reprend un misérable vieux garçon : C'est bien comme à la guerre ; c'est le plus mal-traité qui paie les frais. "

G.

PLUS QUE LE TOUT

—Votre mari aime beaucoup la pêche ?

—Enormément.

—Vous rapporte-t-il tout le poisson qu'il prend ?

—Oh ! beaucoup plus.

LA MAISON DU BON DIEU



Vieux prétendant mal vu.—Je vois que l'on veille très tard chez vous.

La jeune Lucie.—Oh ! monsieur tout le temps que nous y sommes obligés.

L'ART DE SE RENDRE UTILE



Un jeune industriel, qui a déjà trente trois brevets d'enregistrés, vient de trouver une raison d'être aux dames dépourvus de cerveau. Les plastrons et devants de chemises devront, dorénavant, porter une composition musicale. Ça réussit à merveille.

RUDE TRAITEMENT



I
Patrick.—Quoi, espèce de petit cochon ! Te voilà encore avec une bouteille ! La police m'a chargé de confisquer cela.

II
Tommy, qui a déjà été victime deux fois par Patrick, a pris à ce coup-ci ses précautions et il veut savoir comment ça se passe.

III
Le petit sourire gracieux de Tommy indique suffisamment que ses plans de guerre ont réussi.

IV
Un malheur irréparable ! C'était de l'eau de l'aqueduc.

LA SOIE

(Pour le SAMEDI)

Feu M. Bonneville, l'inventeur du fameux fusil auquel il a donné son nom, résidant dans notre bonne ville de Montréal, se serait écrié en voyant ce titre :

—Ça ne me regarde pas.

Mais M. Cherville, le très illustre vulgarisateur des sciences, ayant demeuré en sa chère ville de Paris, s'écrierait tout d'abord, si l'article lui tombait sous la main :

—Ça me regarde.

Hélas ! une déception amère suivrait immédiatement son exclamation, car il n'aperçoit dans cet ouvrage aucune expression technique, aucune étymologie longue comme une périphrase de mon confrère E. B. Massicotte, encore moins de ces mots barbares, à non sens, puisés on ne sait où et employés par les grands savants afin de faire montre de leur connaissance profonde, vaste, étendue. De colère, j'en suis sûr, il rejetterait LE SAMEDI en disant ainsi que M. Bonneville :

—Ça ne me regarde pas.

En effet, ici, La Soie n'est qu'un surnom décerné à une gentille, fraîche, très jolie jeune fille approchant la vingtaine.

Monsieur son père, dans un moment d'effervescence de l'amour paternel, d'expansion de sa bonne humeur, l'avait, à l'âge de sept ans, baptisée de ce surnom excentrique. Toujours il lui est resté. Certains disent qu'il a été pour quelque chose dans son union, contractée, il y a six jours.

Ce mariage, étant aussi original qu'une comédie de Labiche, mérite d'être raconté par le menu. J'en ai fait le thème de cette nouvelle ; elle sera, vous le verrez, aussi courte, aussi brève, aussi concise qu'un roman de Ponson-du-Terrail.

J'ai dit que mademoiselle La Joie avait près de vingt ans, était gentille, fraîche, très jolie ; cela ne suffit pas, je vais la dépendre avec les épithètes requises.

Elle possède une figure d'un ovale pur ; une bouche mignonne montrant constamment deux rangées de perles ; des yeux bleus foncés, rieurs comme sa bouche, recouverts de cils si longs qu'ils semblent former un rideau.

Ce rideau se baisse vivement lorsqu'un masculin hardi lui débite une vérité vraie. Ses cheveux levés très haut, à la demande de sa sœur

religieuse, découvrent un front fort tentant, ma parole. Sa taille est un peu épaisse, mais élégante tout de même. Son pied, aurait fait rêver Perrault. Toutes ces splendeurs, toutes ces grâces, tous ces charmes sont illuminés par un rire argentin ravissant ceux qui ont le bonheur de l'entendre.

Armand, ayant éprouvé ce bonheur trop souvent, en fut grisé, perdit la tête et l'épousa.

Ce "perdit la tête" peut à bon droit être considéré injurieux pour chaque homme possédant épouse ou devant en posséder une. Je m'empresse d'atténuer la faute, en avouant que cette vicieuse locution est empruntée à un collectionneur, le même qui trouve le mariage un enchaînement.

Cet ami des bouquins, des papiers sentant le moisi, vous le connaissez tous. Un peu de mémoire vous le remettra. Alors sachant l'homme, vous pardonneriez le mot.

* *

Un beau jour (il pleuvait) pendant que M. Lebon, dans le boudoir, lisait attentivement les compte-rendus sur les débats de la chambre des Communes à propos de la langue française au Nord-Ouest, La Soie et Armand, seuls dans le salon, se regardaient, se souriaient, rougissaient, se disaient mille riens, de ces banalités charmantes créés par l'amour, qui font hausser les épaules des garçons de quarante-sept ans et rêver ceux de vingt ans. La conversation des amoureux a un charme, saisi seulement par les personnes ayant de l'amour ou étant pour en avoir. Que peut comprendre là dedans un garçon de quarante-sept ans ? Rien ! Pour lui, ça n'est qu'un dialogue ridicule, calinoresque, rejeté par les humains bien pensants.

Sans mentir, il y avait, certes, une demi-minute qu'ils faisaient silence, quand, tout-à-coup, La Joie se coulant tout près d'Armand lui dit d'un ton mystérieux :

—Veux-tu savoir quelque chose ?

—Est-ce qu'il va me réjouir ce quelque chose ?

—Oh oui !

Eh bien ! dis vite, chérie.

Armand vit la jeune fille changer de couleur ; cette couleur subite que toutes, aimables lectrices, vous avez sans doute eue un jour ; et il entendit ou plutôt devina, tant la voix de La Joie était basse et tremblante, cet aveu vieux comme les siècles, cependant nouveau toujours :

—Je t'aime.

Lorsqu'on reçoit un tel aveu, on est saisi, n'est-ce pas ? Il en fut de même pour Armand ; mais vainquant son émotion, il bégaya :

—Moi ! je t'adore, ange.

Ça faisait justement trois mois qu'ils se promettaient en eux-mêmes de mettre au soleil leur sentiment réciproque. Elle, voulait qu'il commençât ; lui, voulait qu'elle commençât.

Comme il est de fait notoire que la rapidité de l'amour est égale à celle de la malle des Indes, vingt-quatre heures après cette confession, ils parlèrent mariage. Elle désirait bien s'unir, mais le père voulait la garder avec lui encore trois années.

—Es-tu certaine de ce que tu avances ? dit Armand.

—Mon Dieu oui ! Hier soir, il me l'a répété.

—Quoi ! tu lui as parlé de notre amour ?

—Non ! non !

—N'en parle qu'à ta mère. Elle comprendra la chose, ton excellente mère, et pourra mieux que toi, ma Soie aimée, obtenir son consentement.

—Et s'il refusait ?

—Diable ! J'en deviendrais malade.

—Moi aussi.

—Peut-être fou.

—Moi aussi.

—Oh, pourtant, il faut que je te possède.

—Moi aussi.

—Que faire, Seigneur, que faire?... Ah ! j'ai une idée...

—Pour m'avoir ?

—Oui ! mon ange... Si ta mère échoue, j'irai voir votre médecin, M. Dubois, qui, comme tu le sais, est mon ami et...

Et à l'instar de deux diplomates méditant un coup décisif, ils complotèrent un plan machiavélique.

Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

* *

—Vrai, maman, tu en as parlé à père ?

—Oui !

—Il a refusé ?

—Oui, pauvre enfant.

—Oh bien ! je vais être malade tu sais.

—Le temps effacera cette épreuve, va.

—Non ! j'en deviendrai folle.

—Mon Dieu ! ne parle pas ainsi, tu m'affliges.

—Je serai une folle furieuse.

—Cruelle enfant.

Voyant les yeux de sa mère se remplir de larmes, la jeune fille lui sauta au cou. Puis, d'une voix câline, avec les manières douces, caressantes d'un enfant :

—Non maman ! non !... je ne serai ni malade, ni folle furieuse.

Mais pour ça, il faut que tu pries encore père. Prie le longtemps, très longtemps. Peints lui notre bonheur s'il accordait son consentement. Sois éloquent, mets des accents.

—Inutile ! ma pauvre enfant. Je suis convaincue qu'il ne reviendra pas sur sa décision.

La Soie eut un geste de colère.

Il ne m'aime donc pas, père ? s'écria-t-elle fortement.

—Au contraire, il t'adore.

—S'il m'adore, pourquoi ne me donne-t-il pas mon Armand ?

—Parce, qu'en te le donnant, tu laisserais la maison. Et c'est ce qu'il ne veut pas. S'il te perdait, sûrement, son caractère, de jovial qu'il est deviendrait triste. Tu es sa joie, sa vie, vois-tu. Pendant que sa mère parlait, la jeune fille, quittant son ouvrage, alla devant la croisée du fond et sortant de son corsage une petite boîte ronde remplie de pilules couleur chocolat, elle en prit une et l'avalas sans hésitation. Cela fait, elle cacha sa boîte dans l'endroit où elle l'avait prise ; puis, calme, elle s'en revint s'asseoir. Sa mère, penchée sur sa couture, n'avait rien vu de ce jeu.

—Mais, mère, reprit La Soie, Armand et moi pourrions demeurer ici.

—Oh non !

—Pourquoi ?

—Parce que... parce que... un gendre ne reste pas avec sa belle-mère.

—Oh ! une belle-mère comme toi... Ah !... ah !

—Qu'est ce que tu as donc ? fit madame Lebon en se levant vivement.

—Rien, mère ! rien !

Mais aussitôt une pâleur mortelle s'étendit sur son visage. Sa tête s'affaissa en arrière. Sa bouche s'entr'ouvrit donnant passage à de longs soupirs.

Sa mère courut à elle, l'enlaça, l'appela avec angoisse par les doux noms accoutumés.

Rien n'y faisait ; l'inertie continuait.

Effrayée alors, elle cria au secours. M. Lebon, là-haut, dans le boudoir, lisait la continuation des compte-rendus sur les débats de la Chambre des Communes à propos de la langue française au Nord-Ouest. Comme une avalanche, il accourut aussi pâle qu'était sa fille. En la voyant, sa mignonne, sa Soie choyée, immobile sur un lit, il faillit tomber à la renverse. Le cœur battant, il s'approcha de la couche. Là, s'accrochant aux meubles pour ne pas faiblir de nouveau, la figure contractée, il demanda d'un ton faisant mal à entendre :

—Qu'as-tu donc, ma Soie ?

Elle ne répondit pas, gardant continuellement son immobilité sinistre, terrible.

—Est-elle morte ? pensa-t-il.

Question pouvant décider un autre trépas.

Un tiers, témoin à grand sang-froid, aurait pu, au milieu de cette douleur, voir la jeune fille profitant d'un moment d'inattention de ses parents, glisser la main une deuxième fois dans son corsage, en sortir la petite boîte ronde remplie de pilules couleur chocolat et la cacher entre le lit et le matelas.

On s'en fut chercher le docteur Dubois. Le prince, le roi, si vous voulez, de la science, se montra inquiet. Il prit le père à part.

—Elle a un chagrin cette petite ? dit-il. Lui connaissez-vous un amour ?

—Oui ! répondit M. Lebon.

—Est-il contrarié cet amour ? Lui permettez-vous d'aimer ?

—Non ! car j'ai le ferme désir de la garder avec moi. Vous ignorez combien je la chéris, je l'adore, cette enfant unique.

—Monsieur, reprit le docteur, croyez mon avis, changez votre décision, répudiez votre égoïsme de père, mariez-là enfin... ou, sinon, je crains de ne pouvoir lui conserver la vie. Il n'y a pas de remède au désespoir, vous savez.

—Le temps, docteur ?

—Quand il peut venir, monsieur.

La nuit fut pénible pour ces parents affligés. Penchés sur leur fille, ils épiaient les signes de cette maladie curieuse, déclarée si subitement, si brutalement. De temps en temps, La Joie, jetait un faible regard sur eux.

—Lorsqu'elle reprendra connaissance demanda la mère, tu lui donneras ton consentement ?

—Il le faudra bien, répondit-il, les yeux mouillés.

A ces mots, la jeune fille, comme par magie, se réveilla de sa torpeur, et sourit à sa mère.

—Je me sens soulagée, dit-elle.

Tous ont sans doute deviné que La Soie n'était pas plus malade que vous l'êtes actuellement. Les pilules lui avaient seulement causé une faiblesse, une pâleur. Les soupirs, l'inertie étaient volontaires.

—Tu l'aimes beaucoup ? demanda son père.

—Oui ! oui ! Tu me le donnes ?... Oh ! embrasse-moi, papa !

Sur ces entrefaites, Nanette, la bonne, vint avertir M. Lebon, qu'un monsieur bien habillé le demandait au salon.

—Il a l'air pressé, ce monsieur, ajouta-t-elle.

M. Lebon, en entrant dans le salon, se trouva devant le père d'Armand. Celui-ci parcourait la pièce de long en large et paraissait fort agité. Brusquement il entra en matière.

—Mon fils se meurt, dit-il... Et il n'y a que toi qui puisses le sauver.

Moi ! fit M. Lebon surpris.

—Oui ! toi.

—Mais...

—Il se meurt d'amour pour ta fille... Si tu refuses de les marier, c'est sa mort.

—Et celle de Ma Soie.

—Tu dis ?

—Elle aussi se meurt d'amour... Le docteur m'a assuré que le seul remède était le mariage.

—Il m'a répété la même chose.

—Alors je n'ai plus reculé.

—Tu as promis ?

—J'ai promis.

Chose singulière, extraordinaire, étrange, sans analogie, le soir du même jour, les deux jeunes gens étaient levés. La semaine passée, Armand, sous les yeux de tous les parents réunis, embrassa sa fiancée sans mot dire (parbleu).

Les nouveaux époux, dans une pièce de leur villa de Lachine, causaient hier du passé.

—Nous pouvons rendre grâce aux pilules, dit Armand. Sans elles, je ne t'aurais peut-être pas aujourd'hui, Ma Soie.

—Nous devons plutôt rendre grâces au docteur Dubois, répliqua La Soie. Sans lui, nous n'aurions pas eu les pilules.

Puis avec son rire enchanteur, divin :

—Ne dis rien de cela à mon père... il serait capable de me faire divorcer.

Avant de signer, je dois déclarer que ce récit appartient à l'Histoire. Du moins, c'est ce que m'a affirmé, soutenu même un Québécois. Devons-nous le croire ?

Alphonse Daudet, dirait :

—NON !

VARAINÉ.

HAUTE SCIENCES

Au bal.

—Quelle est donc cette petite dame, là-bas, en robe rose ?

—C'est Mlle Z... ; elle est insupportable avec ses poses et ses grimaces !

—Elle doit se préparer à l'école des Mines.

ENFANT PRECOCE

Un ami.—Mes compliments, mon vieux, ton rejeton est adorable, il est d'un éveillé... .

Le père (qui a passé la nuit blanche à le promener).—D'un éveillé ! C'est la nuit qu'il faut le voir.

ÇA ARRIVE TOUS LES JOURS

Créancier.—Enfin, pouvez-vous me dire une bonne fois, quand vous ferez face à vos engagements ?

M. Durelapaye.—Vous m'étonnez, mon cher ! Mais j'y fais face tous les jours, puisque vous venez ici tous les matins !

THEATRE - ROYAL

Une excellente troupe joue cette semaine au Théâtre-Royal. On y représente une comédie charmante : "The Queen of the plains." Ceux qui aiment à se réjouir, à passer une agréable soirée, en ont eu pour leur compte. Et c'est une pièce de bon goût, un genre qui plaît, en même temps que c'est une distraction intelligente où la part de l'esprit est grande.

C'est une des meilleures compagnies qui soient venues ici. Cela veut dire qu'elle a eu plein succès. Les toilettes et les décors sont d'une richesse qui contribue grandement à rendre la scène agréable.

Ainsi, n'oublions pas la matinée et la soirée de samedi.

La semaine prochaine le Royal est retenu par une autre bonne troupe qui jouera cette magnifique pièce : "Manchester Nights' Owls." Le public aura donc la bonne fortune d'entendre quelque chose de bien intéressant au Royal la semaine prochaine.

ENTRE ARISTOCRATES IRLANDAIS



Pat.—Quel est cet enfant-là ?

Mick.—C'est mon fils adoptif.

Pat.—Un *fisse* adoptif ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

Mick.—Comment, imbécile ! Tu ne sais pas qu'un fils adoptif, c'est un enfant qui n'est pas le fils de son père et de sa mère.

L'AMOUR VAUT MIEUX A DEUX QU'A TROIS



I

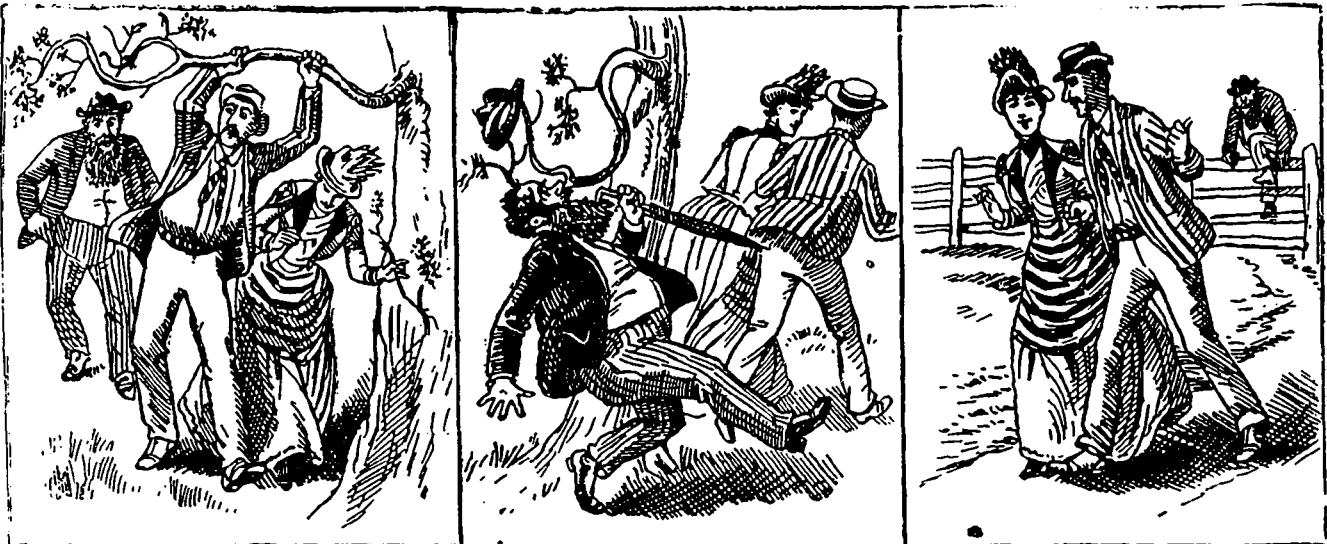
M. Malleché.—Hein ! Alice, Jean ici ! Ah ! la belle rencontre !

II

—Précisément, je vais de ce côté-là. Allons y gaiement, mes agneaux.

III

Jean, tout bas à Alice.—Ne craignez pas ; c'est le prix de notre délivrance.



IV

—Arrête un peu, mon bonhomme. En voilà une autre pour toi. (*Tout haut, en lâchant la branche.*) Prenez garde à vos têtes.

V

M. Malleché.—Hein ! Qu'est-ce que vous me disiez ?

VI

Jean.—Jamais de la vie il ne pourra franchir la clôture, il est crevé.

MAUD S ET SON PROPRIÉTAIRE.

On sait, en général, que le capitaine George N. Stone de Cincinnati a été le premier propriétaire de la fameuse jument Maud S, mais tout le monde ne sait pas que c'est par un pur hasard qu'il en est devenu propriétaire.

Le capitaine Stone et un de ses concitoyens décidèrent un jour d'aller au Kentucky pour y acheter ce qu'il y aurait de mieux parmi les poulains d'un an.

M. H. était un homme reconnu pour sa finesse, son discernement et son habileté à obtenir ce qu'il y avait de meilleur pour le moindre argent. Après avoir visité plusieurs fermiers ils achetèrent deux poulains et les expédièrent à la rivière Ohio pour être envoyés par bateau à Cincinnati.

Etrange coincidence, les poulains coutaient le même prix et se ressemblaient beaucoup.

Les deux amis se rendirent à Cincinnati par chemin de fer et se trouvaient sur le quai lors-



VII

Que faire ?

VIII

Jean.—Nous avons bien gagné des petites fiançailles. Voulez-vous de moi ?

“c'est celui que j'ai acheté,” et malgré les protestations de M. Stone il conduisit le poulain chez lui et, le capitaine s'en alla de son côté avec l'autre.

Mlle Stone fût tellement charmée en voyant le doux animal qu'elle en fit sa préférée et en prit soin elle-même. M. Stone lui donna le nom de sa fille “Maud S.”

Quand au poulain de M. H. inutile de dire qu'on n'en a jamais entendu parler depuis cette date.

UNE MAUVAISE TROUVAILLE

M. Toutgai.—Allons, ma vieille branche, qu'est-ce qui te prend ; tu n'as pas ton coup

de fourchette ordinaire.

M. Bonuepense.—Hélas ! on se fait vieux, j'ai perdu mon appétit.

M. Toutgai (sérieusement).—Pourvu que ce ne soit pas un pauvre homme qui le trouve ! En voilà un qui mourrait de faim !

qu'on débarqua les deux poulains. Le premier que l'on sortit était plein de feu et avait le poil très fin ; le second, au contraire, avait le poil un peu hérissé parqu'il s'était frotté contre les planches de son box. M. H. voyant la mine différente des deux chevaux saisit le premier en disant :

A POURCEAU POURCEAU ET DEMI



(DANS LES CHARS.)

L'hon. M. Serlapogne lit tranquillement son journal.

Quand monsieur d'Ouvregousset entre dans le char.

—Tomberre ! s'écrie M. d'Ouvregousset, en ramassant un vingt piastres d'or, les fonds ne sont pas rares par ici.

M. de Serlapogne. — Je vous dis qu'il est tombé de ma poche.

M. d'Ouvregousset. — Qu'est-ce que j'en sais ? Tenez, divisons. Donnez-moi dix piastres et je vous remets la pièce.

Juste au moment où les \$10 en bon argent de

M. Serlapogne tombent dans la poche de M. d'Ouvregousset, ce dernier est obligé de descendre

Trois secondes plus tard, M. de Serlapogne découvre que son vingt piastres d'or est un jeton de cuivre pour jouer au poker.

coûte que coûte, sur la Place Jacques-Cartier.

LES SOURIS

LÉGENDE ALLEMANDE

(Suite.)

Les brigands, plongés dans les jouissances du présent, ne songeaient pas à l'avenir. Leur chef, dont à présent ils exaltaient la merveilleuse idée, leur donnait l'exemple de la prodigalité la plus folle.

Seuls, les habitants de Coblenz s'indignaient et murmuraient ; l'évêque intriguait de leur désespoir, et les traitait plus durement que jamais conquérant de l'antiquité n'avait traité peuple vaincu.

Une fois ou deux, la population essaya de se soulever ; elle fut écrasée par la force ; le sang coula à flots, et des gibets dressés sur toutes les places lui apprirent qu'il n'y aurait pour elle ni pitié ni merci.

On eût dit que ces révoltes réjouissaient le tyran ; il les excitait par ses cruautés et par ses railleries, accablait d'impôts les malheureux, ravageait leurs champs par plaisir, assommait les paysans qui essayaient de défendre leurs moissons contre l'invasion des chasseurs, insultait les femmes, et enlevait les filles, pour repeupler, disait-il, ses monastères et réveiller la foi endormie.

Pour comble de maux, la guerre se ralluma avec fureur entre plusieurs seigneurs, et l'un d'eux vint porter ses ravages jusqu'aux portes de la ville. Otto comprit le danger, et voulu marcher avec ses soldats contre les agresseurs, mais les brigands, amolés par leurs débauches, refusèrent de le suivre, et la guerre continuant, la famine ne tarda pas à se faire sentir dans Coblenz.

Bientôt elle devint affreuse, si affreuse qu'après avoir dévoré les chiens et les chats, les infortunés habitants mouraient chaque jour par centaines, et que leurs cadavres, pourrissant dans les rues, remplissaient la ville d'exhalaisons tellement infectes qu'une invasion de la peste parut inévitable.

Menacé à la fois par la guerre, la famine et la peste, Otto, qui ne se souciait nullement d'exposer sa vie pour celle de ses ouailles, sortit de nuit de son palais et, accompagné de trente brigands bien armés, se retira, en attendant des temps meilleurs, à Bacherach sur les bords du Rhin.

Bacherach avait une église et un couvent qui, grâce à leur éloignement de la ville épiscopale, n'avaient pas encore été pillés.

L'évêque et ses compagnons n'en firent qu'une bouchée, en moins d'un mois, or, argent, provisions de toute sorte étaient épuisés.

Mais cette fois, instruit par l'expérience, l'ancien capitaine de brigands avait pris ses précautions. Un peu au-dessous de Bacherach, il avait remarqué, au milieu du fleuve, un îlot solitaire,

sentinelle avancée du petit archipel qui, de Bingen jusqu'à Mayence, semble comme une noire flottille voguer sur la surface du Rhin.

Par ordre de leur terrible suzerain, une légion de tailleurs de pierres, dirigée par un habile architecte appelé de Coblenz, travaillait à couper et à parer des blocs pris dans les rochers qui bordent le fleuve.

Pendant ce temps, des maçons creusaient dans le roc de l'îlot les fondations d'une chapelle que devait dédier l'évêque à la patronne des matelots. C'était une œuvre pie, la première qu'eût faite le brigand, et, dans l'espoir qu'elle amènerait sa conversion, les bonnes âmes avaient, malgré la dureté des temps, tenu à y contribuer.

Des bateliers s'étaient offerts pour transporter les pierres gratis ; Otto avait daigné accepter.

Bientôt la chapelle sortit de terre. Elle était circulaire, mais, comme il peut y avoir des chapelles de toute les formes, personne ne s'en étonna.

Ce qui surprit davantage, ce fut de voir l'édifice grandir sans s'ajourer autrement que par des meurtrières.

Les moins crédules soupçonnèrent que l'oratoire pourrait bien n'être autre chose qu'une tour pour le péage, et cette idée leur sourit peu, car les péages étaient déjà fort nombreux.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, il n'en est plus de même. Nous payons un peu, pour ne pas dire beaucoup plus qu'alors, mais la tour du péage s'appelle bureau d'oetroi, ce qui est bien consolant pour les contribuables.

Sa Grandeur, Monseigneur Otto von Schwarz Rheindorf Dunkelderbrunnen, auquel une députation se hasarda à faire part de ses craintes, jura par son baptême que cette crainte était chimérique : il ajouta même avec une légère animation, qu'elle était injurieuse pour son honneur et sa loyauté bien connus et que, par sa barbe et les cornes du diable, si quelqu'un continuait à lui rompre les oreilles, il le ferait pendre haut et court ou jeter au Rhin comme un chien galeux.

La députation salua profondément, en remerciant Sa Grandeur de la bienveillance avec laquelle elle avait daigné l'accueillir, et se retira avec les démonstrations de la plus respectueuse confiance.

Quand l'oratoire fut terminé, que les serruriers y eurent adapté une solide porte en chêne doublée de fer, que d'épaisses grilles se cramponnèrent à chaque meurtrière avec leurs griffes de fer que les créneaux décapèrent sur le ciel leurs silhouettes taillées, que tout en un mot fut terminé, Otto qui, ce jour-là, était de bonne humeur, déclara à ses compagnons qu'il allait pourvoir le pieux édifice des objets nécessaires au service du culte.

Quatre grands bateaux furent occupés à cette intention pour y transporter un assortiment com-

plet de lances, d'épées, d'arbalètes avec leurs carreaux, en un mot, tout le mobilier d'une place de guerre.

Ce fut le premier convoi.

Le second se composa de tables, d'escabeaux, de coupes, de cruches au large ventre, d'étoffes précieuses pour tapisser la salle du festin, de broches, de lardoires, de couteaux, de toute une batterie de cuisine destinée à préparer un repas et d'instruments de musique pour l'égayeur.

Cela fait, Otto convoqua ses compagnons et tint avec eux un conseil secret, à la suite duquel la troupe entière quitta la ville.

On crut qu'elle allait marcher contre l'ennemi, les sujets dévoués de l'évêque Otto firent les vœux les plus sincères pour qu'elle fut exterminée jusqu'au dernier homme, afin que la contrée fut enfin débarrassée de cette engeance maudite.

Deux jours s'écoulèrent sans que les brigands reparussent, et déjà malgré la famine qui les tourmentait, les fidèles Bacherachais commençaient à remercier le ciel, quand, sur la route d'Obervesel, ils aperçurent la troupe au grand complet revenant d'expédition et poussant devant elle des bœufs, des moutons et des chariots de grains, résultat obtenu, non par une victoire, mais par le pillage barbare de toute la contrée.

La nuit tout entière se passa à égorger, dépecer et saler les animaux, à charger viandes et grains sur les bateaux avec des muils de bière et de vin, puis, ce travail achevé et pour récompenser les habitants de leur concours forcé, Otto leur imposa une contribution de guerre payable en nature et dans l'espace de deux heures.

Et comme les malheureux, contraints d'apporter le peu de vivres qui leur restaient, versaient des larmes et suppliaient leur farouche évêque de leur abandonner une partie des grains nécessaires à leur subsistance, il se mit à les railler, en disant que ces grains et ces farines étaient trop précieux pour qu'il consentit à les laisser exposer aux dents des rats qui fourmillaient dans la ville.

—Puissent les souris te manger toi-même, homme sans cœur ! s'écria une pauvre mère dont un soldat venait d'enlever le dernier pain.

Le capitaine tenait son épieu à la main ; l'arme siffla dans les airs, atteignant l'imprudente femme en pleine poitrine et la traversa de part en part.

—Si vos souris aiment la chair humaine, portez-leur donc cela, rugit-il, en appuyant son pied sur le cadavre pour en retirer son épieu fumant.

Puis, sans plus se soucier des malheureux habitants, il sauta dans un bateau suivi de ses compagnons, et poussant au large, se dirigea vers la tour pour y attendre dans l'abondance et les plaisirs la fin de la disette.

Huit jours s'étaient écoulés depuis le départ d'Otto, quand, réduits à la dernière misère et décimés par la plus horrible famine, les derniers d'entre les habitants de la ville, hâves, défaits, les

yeux caves et éteints, les joues creuses et décharnées, se traînaient jusqu'au bord du fleuve d'où ils détachèrent un bateau pour se diriger vers la tour, et supplier leur suzerain de vouloir bien leur accorder par pitié quelque peu de farine ou de viande dont il avait en abondance.

La nuit approchait, quand la barque, descendant à la dérive, entra dans le cercle de lumière que projetait sur la surface du Rhin, un fanal brillant allumé au haut de la Mausenthurm.

C'était l'heure du banquet. De chaque meurtrière jaillissaient des faisceaux lumineux qui, dans l'obscurité, ressemblaient à des flèches de feu transperçant le manteau gris de la brume.

À l'extérieur tout était silencieux; mais des éclats de voix avinés, le tintement des hanaps, et l'harmonie des violes et des autres instruments arrivant par bouffées sonores jusqu'aux malheureux affamés semblaient insulter à leur misère en réveillant la faim qui les torturait.

L'espoir, cette dernière planche à laquelle se cramponne l'homme parvenu au dernier degré de la misère et de la souffrance, ne les avait pourtant pas encore abandonnés.

Sans doute Otto était un évêque indigne, ou plutôt un vil scélérat, ayant usurpé un titre qui ne lui appartenait pas; sans doute son âme était noire de tous les crimes; mais, à moins d'être un démon de l'enfer, il ne leur refuserait pas une bouchée de ce pain dont il avait à profusion et qui pouvait leur sauver la vie. Un monstre, quelque hideux qu'il soit, n'est jamais complètement hideux et puisque le brigand était homme, peut-être conserverait-il encore quelques sentiments humains.

La barque avançait lentement; car les bras des matelots mourants pouvaient à peine soulever les avirons, et elle voguait lente, silencieuse, à travers le brouillard crépusculaire, comme une barque de spectres à travers des nuées opaques, dans les rêves pénibles d'un malade.

Et, à mesure qu'elle avançait, les tièdes bouffées du vent apportaient plus distincts les sons harmonieux des violes se mariant aux voix qui chantaient des lieds allemands, l'auréole de lumière dont était enveloppée la tour se faisait plus brillante, le bruit métallique rendu par le choc des hanaps d'or devenait de plus en plus distinct, et les odorantes effluves des viandes rôties arrivaient comme un parfum délicieux aux voyageurs affamés.

Il y avait fête en effet, ce jour-là, dans la grande salle de la Mausenthurm. Otto célébrait l'anniversaire de son avènement à l'épiscopat avec ses complices, un crime pour une orgie.

C'était un festin de l'enfer. Rien ne manquait à sa sacrilège magnificence: les murs de la salle, recouverts, en guise de tentures, de chappes et d'ornements sacrés, ruisselaient d'or et scintillaient de pierreries; le plancher était jonché de fleurs: la table pliait sous les plats d'argent remplis de viandes fumantes, les vases ciselés, destinés aux saintes huiles et remplis jusqu'au bord des vins généreux des bords du Rhin, les lourds calices, servant de coupes, provenant du récent pillage de Rosenthal, et son gigantesque trophée d'ostensoirs, de croix, de vases sacrés, de crosses et de mains de justice, couronné par un soleil d'or.

Des encensoirs, suspendus par leurs chaînes à la voûte, mêlaient leurs parfums à la lueur des sanctuaires et à celle des torches ardentes posées aux quatre coins sur des gigantesques candélabres; de blondes Allemandes, revêtues de dalmatiques, et portant sur de larges plateaux des burettes et des aiguières, versaient à boire aux convives, et un chœur de musiciens, costumés en chœurs de cathédrale, jouait, ou chantait sur des airs d'église, les chants les plus licencieux.

Autour de la ronde table, présidée par l'évêque de Coblenz, en mitre d'or et l'anneau pastoral au doigt, trente bandits, au visage féroce et étalant chacun un signe dérisoire de la religion, dont ils étaient soi-disant ministres, avaient pris, auprès de l'évêque, la place que leur assignaient les règles de la hiérarchie sacerdotale.

L'honneur de cette sacrilège parodie, destinée à rompre la monotonie du cloître revenait à Otto:

—Je veux officier pontificalement au moins une fois avant d'être pape, avait-il dit; l'on verra si le souffle me manque comme à ce mar-

lotteur "d'oremus" que j'ai envoyé crever à Cologne, et que la peste me tue si je ne fais pas entendre à mon digne clergé des litanies, comme n'en ont jamais chantées les évêques de Coblenz, mes très-imbéciles précurseurs.

Et, en effet le malheureux, à demi ivre, avait hurlé, debout, la mitre au front, d'une main tenant le bâton pastoral, de l'autre un calice, de si horribles blasphèmes, que les musiciens étrangers, venus pour gagner de l'or, tremblaient de tous leurs membres et sentaient la sueur leur perler sur le visage.

Déjà, depuis cinq heures se prolongeait le banquet des bandits. Gorgés de viandes et de vin, les yeux enflammés, la poitrine haletante, les pourpoints ouverts, trop ivres pour soulever les brocs de vin, ils essayaient de boire, encore et tendaient d'une main tremblante aux échansons leurs calices, d'où la liqueur s'épandait à flots sur le plancher, jonché de débris immondes, pétris en boue rougeâtre et nauséabonde par leurs trépignements.

—Silence! fit tout à coup le chef, le moment des toast est arrivé.

Et tirant de son haut-de-chausses une bourse pleine d'or, il la jeta sur la table en disant:

Voici le prix qui sera décerné au vainqueur. Commence, abbé de Rosenthal.

Celui qu'on appelait l'abbé était tellement ivre qu'il lui fallut, pour se dresser sur ses jambes, l'aide de son vicaire et de son précenteur. Un troisième bandit lui mit une coupe entre les mains; il y trempa ses lèvres en bégayant:

—Je bois à... je bois à... je... je....

—A qui bois-tu donc, hurlèrent les bandits.

—Je ne...sais...pas..., répondit-il en roulant des yeux égarés.

Et, laissant échapper le vase, il retomba comme une masse sur son escabeau.

Son vicaire était meilleur buveur.

—Moi, fit-il, je le sais: je bois à l'enfer!

Et il avala la coupe jusqu'à la dernière goutte. Les brigands applaudirent par un rugissement.

—Et moi, à son roi, le grand Satan! vociféra un chanoine.

—Et moi, à notre très digne chef, évêque et capitaine, qui vaut encore moins que Satan, continua un plaisant.

—Je bois à la guerre, qui nous a fait ce que nous sommes, gronda un colosse à l'œil abêti et aux lèvres bestiales.

—Et moi, aux plaisirs qu'elle favorise dit à son tour un prieur à face bourgeonnée, en essayant de relever les crocs de sa moustache.

—Moi, à la santé des souris de Bacherach et à la colère du ciel et de ses habitants, clama un ribaud au cou duquel pendait une étoile.

Et il leva son poing d'un air menaçant.

—Bravo! Kuntz le Rouge, rugirent les bandits, à toi le prix! à toi le.....

Ils s'arrêtèrent stupéfaits.

Comme en réponse à leur orgueilleux défi, une sorte de beuglement sourd et lugubre venait de traverser l'espace. Otto remarqua l'impression fâcheuse produite par ce bruit, et affectant de rire aux éclats:

—N'avez-vous pas reconnu la trompe de notre guetteur annonçant le passage de quelque bateau, s'écria-t-il. Allons, à moi de disputer le prix.

Et soullevant des deux mains un énorme broc:

—Camarades, continua-t-il de sa voix tonnante, moi, Otto, évêque de Coblenz par la grâce de mon épée, je bois à la guerre, je bois à la peste je bois à la famine, et je ne crains ni Dieu, ni Satan, ni le roi Othon III, et je me ris de leur colère dans ma bonne tour de.....

Un second beuglement, plus fort et plus prolongé, fit bondir ceux des bandits qui n'avaient pas encore roulé sous la table.

—Ma bonne tour de Mausenthurm, hurla Otto.

La trompe lui répondit par un troisième mugissement et du haut des créneaux la sentinelle cria:

—Aux armes! voici l'ennemi!

Il y eut dans la salle du festin un moment d'ineffable tumulte.

Sans se donner le temps d'arracher les oripeaux de leur sacrilège mascarade, les brigands saisirent leurs armes et se précipitèrent vers l'escalier qui conduisait à la plate-forme.

Au pied de la tour, et enveloppé dans la pénombre, on pouvait voir, sinon distinguer, une grosse forme noire immobile et de forme indécise attachée à l'îlot de granit.

Sur cette masse s'agitaient des formes humaines.

—Était-ce un ennemi qui sapait la forteresse ou qui tentait d'enfoncer la porte.

Otto se pencha sur les créneaux auprès desquels on avait eu soin d'entasser d'énormes pierres et cria:

—Qui est là, et que voulez-vous?

Le capitaine était en pleine lumière, et sa mitre d'or resplendissait sous les feux du fanal.

—Seigneur évêque, répondit une voix faible, prenez pitié de nous et recevez vos serviteurs à merci, nous vos fidèles sujets de Bacherach. Plus de la moitié de la population a déjà péri par la famine qui nous désole, seigneur évêque, vous seul....

—Arrière, manans, canailles, idiots? rugit le capitaine, toutes ces belles paroles ne me donneront pas le change, vous êtes des traîtres qui voulez nous égorger par surprise; arrière, ou je vous fais percer par mes archers, comme vous le méritez.

—Seigneur évêque, pitié pour nous; voyez, nous sommes à demi-morts et sans armes, un peu de pain, au nom du salut de votre âme.

Otto se radoucit.

—Combien êtes-vous? demanda-t-il.

—Vingt et un révérendissime père en Dieu.

—Si je vous donne vingt et un pains, promettez-vous de vous déclarer contents et de vous retirer?

—Nous partirons aussitôt, Monseigneur, pour partager avec nos familles ce don précieux de votre charité, et nous prions Dieu tous ensemble de prolonger vos jours.

—Alors, venez amarrer votre bateau du côté opposé à la porte, et qu'aucun de vous n'ose mettre le pied sur l'îlot, pendant que mes serviteurs vont y déposer les vingt et un pains; n'avez-vous compris?

—Nous obéissons, révérendissime père, s'écrièrent les suppliants transportés d'allégresse à l'annonce de ce secours qu'ils n'osaient pas espérer.

Vingt et un pains pour quatre cents habitants, ce n'était pourtant qu'une goutte d'eau dans la mer, mais le besoin ne calcule pas.

—Au lieu de vingt et un pains, j'aurais préféré leur envoyer vingt et une flèches, murmura tout haut Kuntz le rouge.

—C'est toi-même que je vais envoyer par-dessus les créneaux, fit le capitaine en le saisissant à la gorge.

Kuntz n'essaya même pas de se débattre; bien lui en prit, il en fut quitte pour une minute de terrible suffocation, suivie d'un coup de poing qui l'abattit comme un heuf qu'on assomme.

Si Otto eût vécu au temps des croisades, il eût pris pour arme un gantelet, et pour devise: *Ma force est mon droit.*

Par son ordre un second bandit alla placer une torche à une meurtrière inférieure, de manière à bien éclairer le bateau. Un autre voila le feu du phare.

Alors ce fut la barque qui se trouva dans le cercle de lumière, tandis que les bandits restaient dans l'ombre.

Les émigrés de Bacherach, assis sur leurs bancs chantaient les litanies en l'honneur du généreux Otto.

Soudain, quelque chose de blanc traversa l'obscurité comme un éclair, un craquement formidable se fit entendre, deux hommes, broyés par le projectile, tombèrent lourdement, et l'eau du fleuve entra en bouillonnant par une brèche ouverte au fond de la barque.

Avant que les malheureux fussent revenus de leur stupeur, deux autres biocs achevaient de briser l'embarcation.

C'était l'évêque Otto qui secourait ses pauvres. Seulement au lieu de pains, il leur envoyait des quartiers de roche.

Les bandits riaient aux éclats et applaudissaient à la force et à l'adresse de leur digne chef.

—Porte ces provisions de ma part à vos familles, hurlait le farouche Otto, les souris ne les mangeront pas.

Et, ricanant d'un rire de démon, il continuait à lancer sur le rocher d'énormes pierres, dont les éclats tuaient ou blessaient ceux des malheureux qui, sentant le bateau couler, avaient sauté sur l'ilot pour y chercher un refuge.

— Assassin de tes frères, sacrilège profanateur, je te maudis, cria d'une voix qui, quoique éteinte, monta jusqu'au meurtrier, le dernier des survivants.

Otto répondit par une flèche et un blasphème.

La flèche traversa le cœur de l'homme, mais le blasphème tomba dans la coupe de la colère de Dieu et la fit déborder.

Le ciel se couvrit d'épais nuages noirs, qui, de tous les points de l'horizon, montèrent comme des fantômes échappés de l'abîme, des éclairs labourèrent en grondant leurs sinistres profondeurs, et les eaux du Rhin frissonnèrent comme un cheval auquel son cavalier fait sentir la pointe de l'épée.

Qu'importait aux bandits ?

— Laissons Dieu tonner à son aise, avait dit l'évêque, et allons boire.

Et les brocs se choquèrent de nouveau, et l'orgie, déployant ses ailes, couvrit de ses éclats bruyants la voix qui venait d'en haut.

Les brigands cherchaient à s'étourdir, et cependant ils sentaient comme un poids terrible peser sur eux, leur joie bruyante n'était que mensonge, leurs visages suivaient la peur et non l'ivresse; les torches jetaient une lueur sanglante ou bleuâtre comme la flamme de soufre; les instruments grinçaient ou pleuraient au lieu de chanter; la mitre d'évêque brûlait le front du sacrilège, il y porta la main pour l'en arracher, mais au moment où il voulut la soulever, une souris s'en échappa, qui le mordit au doigt, et, sautant sur la table, courut se cacher dans le trophée.

Les soldats d'Otto se regardèrent et pâlirent en murmurant le nom de Bacherach.

L'évêque affectait de rire.

— S'il n'y a que celle-ci pour nous dévorer tous, elle en aura pour longtemps, dit-il.

La troupe sonna de nouveau. Le son apporté par le vent ressemblait aux gémissements d'un mourant.

— Par les cornes du diable, mon patron, rugit l'évêque, nos fidèles Bacherachais viennent chercher une nouvelle fournée de pains; quand nous aurons fini de boire, nous leur en servirons.

Au même moment, la sentinelle éblouie entra dans la salle du festin, les yeux hagards et pâle comme un spectre; sa terreur était telle que la voix lui manquait. C'était cependant un soldat courageux que Johan l'Écorcheur.

Tous les regards étaient fixés sur lui; il fit un suprême effort et dit ces seuls mots:

— Les souris de Bacherach.

Un moment auparavant ce cri eût excité un rire général, mais le temps de la gaieté était passé, l'inquiétude se peignait sur tous les fronts.

— Ludvig, va voir ce que veut dire cet imbécile, gronda Otto dont les lèvres blémirent sous un sourire forcé.

— Je veux dire, répondit Johan d'une voix sépulcrale, que notre heure est venue, nous allons être dévorés par les souris, dont les innombrables bataillons s'avancent contre la tour; monte toi-même et tu verras.

— Cet homme est ivre ou fou, rugit l'évêque en se ruant vers l'escalier où le suivirent cinq ou six brigands, pendant que les autres, cloués par la peur sur leurs escabeaux, se regardaient anxieusement, car leur ivresse s'était dissipée et leurs dents claquaient de terreur.

L'orage continuait toujours, orage solennel, sans pluie ni vent, mais gros de menaces; l'air était lourd et embrasé, et lorsque les éclairs violacés jaillissaient du flanc des nuages amoncelés, les eaux du fleuve semblaient changées en sang. Sur ce sang de larges plaques noires s'avançaient lentement comme d'immenses radeaux vivants poussés par un faible courant.

L'un de ces radeaux venait de s'échouer sur les bords de l'ilot, mais au lieu de rester immobile, il escaladait peu à peu le granit sur la surface duquel, à la lueur phosphorescente de l'orage, on pouvait distinguer une effroyable multitude de rats s'agitant en tous sens, avec des

sifflements de colère et dont les griffes aiguës, en grinçant sur la pierre, produisaient le même bruit qu'une forte averse d'été tombant sur une terre sèche et battue.

Ce n'était cependant que l'avant-garde des assaillants dont les longues colonnes zébraient le fleuve de lignes noires, se dirigeant toutes vers un même centre, la tour maudite du Mausenthurn.

Penché sur les créneaux, Otto regarda longtemps cette fourmilère grossissant comme une marée qui monte silencieuse sur un lit de galets roulants, large tache noire semée de millions d'étincelles produites par la lueur phosphorescente d'un million d'yeux attachés sur lui.

Ce grouillement continu de l'armée innombrable des souris, le clapotement sourd du fleuve d'où elles émergeaient sans cesse, le bruit confus du grincement de leurs griffes aiguës sur le granit et de leurs sifflements de colère, avaient quelque chose qui donnait le vertige; il semblait à l'évêque qu'une force invincible le poussait vers l'abîme, ses tempes se gonflaient de sang, ses yeux étaient fixes et hagards, sa poitrine haletante, et, sans pouvoir se rejeter en arrière, il sentait ses doigts crispés sur la pierre se détendre et lâcher prise.

Était-ce un cauchemar causé par l'ivresse, un de ces rêves effrayants qu'engendre une fièvre brûlante, était-ce une épouvantable réalité ?

Otto poussa un rugissement terrible, ses bras se détendirent, il était perdu, quand un des bandits qui l'avaient suivi sur la plate-forme le saisit à bras le corps, et le retira violemment des créneaux.

Ce brusque mouvement l'éveilla, il saisit un bloc énorme, le souleva de ses bras puissants et le lança au plus épais du bataillon ennemi.

Un bruit sourd comme celui que produit un corps lourd en tombant sur un épais tapis se fit entendre, et à la lueur de la torche qui brûlait encore à la meurtrière, la pierre blanche parut entourée d'un large cercle de sang, mais presque aussitôt cercle et pierre disparurent sous une nouvelle couche grise et mouvante.

— Tout le monde aux pierres, et écrasons l'ennemi, hurla l'évêque.

Ce fut pendant près d'un quart d'heure une avalanche de rochers, broyant des milliers de souris sur l'ilot, et glissant ensuite dans le fleuve en faisant dans leurs rangs de larges trouées, aussitôt comblées par de nouveaux assaillants.

L'écume était rouge tout autour de l'ilot, et la base de la tour, mouchetée d'une pluie de sang; mais l'armée envahissante grossissait toujours, et les longues colonnes noires continuaient à s'avancer avec des sifflements. Tout à coup il se fit un grand mouvement dans la masse, qui s'ouvrit pour laisser passage à un rat énorme aux longs crocs et aux griffes acérées.

Arrivé au pied de la tour, celui-ci se dressa sur ses pattes, en dardant sur Otto un regard de feu, et il fit entendre un sifflement qui domina tous les autres; à ce signal toutes les souris répondirent par des cris aigus et l'escalade commença sur tous les points à la fois.

Quelques instants suffirent pour que la base de la tour disparut sous une sorte de gaine mobile et grise qui la recouvrait comme l'écorce recouvre l'arbre, et qui montait lentement.

Revenus de leur première frayeur, les brigands combattaient avec la fureur du désespoir, et faisaient pleuvoir sur les assaillants une grêle de projectiles.

Les souris montaient toujours; assise par assise, la tour noireissait sous leurs rangs pressés, et le fleuve continuait à bouillonner sous leurs immenses colonnes.

— Place ! place ! cria tout-à-coup l'abbé de Rosenthal.

Et par-dessus les créneaux il vida une énorme chaudière remplie d'eau bouillante.

L'effet produit par cette nappe brûlante fut prodigieux. Du haut de la gaine à sa base, une large bande de la vivante écorce se détacha d'une seule pièce et tomba laissant la tour à nu; d'horribles sifflements de colère et de douleur se firent entendre, et les bandits poussèrent des cris de joie.

A ces cris, le sifflement du roi des souris ré-

pondit seul, la brèche se referma et la gaine continua à s'élever; sur le fleuve, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, de nouvelles colonnes avançaient noires et profondes.

Arrivée aux premières meurtrières l'écorce sembla s'arrêter, les brigands redoublèrent de vigueur, ils croyaient être vainqueurs.

— Capitaine, fit tout à coup une sentinelle, l'étage inférieur est envahi; les souris entrent en foule par les meurtrières.

— Qu'on ferme la porte de fer qui conduit à la salle du festin, cria Otto continuant à précipiter les rochers.

Sous cette grêle meurtrière, le roi des rats semblait invulnérable, aucun trait, aucun projectile ne pouvait l'atteindre. Assis sur une pointe de rocher, il continuait à darder ses yeux d'escarboucles sur Otto et dirigeait l'assaut.

Les souris avaient recommencé à monter, peu à peu elles affleurèrent les créneaux. Les projectiles étaient épuisés; les bandits fauchaient avec leurs épées, faisant tomber une pluie de cadavres, sans pouvoir arrêter le flot qui bientôt déborda et se précipita en cascade sur la plate-forme.

Épuisés à force de frapper, les brigands durent reculer, poursuivis dans l'escalier par des myriades d'ennemis.

— Tout le monde dans la salle du festin, rugit l'évêque, et fermez les portes.

Ils se barricadèrent, aveuglèrent toutes les ouvertures et, après avoir tué ou écrasé les souris qui avaient pénétré avec eux dans la salle, ils se laissèrent tomber sur les bancs en proie à un sombre désespoir.

Les souris montaient toujours. Sous leurs pieds au-dessus de leur tête, la tour en était remplie; on entendait le bruit de leurs dents rongant le plancher et émettant la voûte.

Les bandits allaient, ou tomber à l'étage inférieur, ou être dévorés vivants, ou voir s'effondrer l'étage supérieur et être écrasés sous une avalanche de rats. Les torches à demi consumées ne jetaient plus qu'une lueur funèbre, de larges éclairs sillonnaient la nue et le tonnerre répercuté par les échos remplissait d'un bruit sinistre le ciel de plus en plus menaçant.

Otto l'évêque, Otto, pâle, haletant, couvert de sang, mordait ses poings avec rage et labourait sa poitrine avec ses ongles en vomissant des blasphèmes. Autour de lui, les compagnons de ses crimes et de ses sacrilèges débauches, ou gisaient comme des cadavres sur le sol immonde, ou cherchaient dans l'ivresse un dernier refuge contre l'effroyable agonie de la peur.

— Maudit soit Dieu ! rugit le chef des brigands dans le paroxysme de sa rage.

Et arrachant la croix du trophée, il la foula aux pieds.

Soudain tous les brigands se dressèrent, blêmes d'épouvante. Sur leur tête, un bruit étrange se faisait entendre; on eut dit des griffes de fer émettant le granit.

Le roi des rats perçait la voûte qui tremblait en se lézardant.

— Maudit soit Dieu ! répéta Otto, dont les lèvres écumaient. Maudit soit...

Un craquement terrible étouffa son blasphème; la voûte s'écroula, entraînant avec elle des millions de souris, et Otto renversé par un poids énorme, les bras pris et écrasés sous les décombres, sentit en frissonnant tout son corps couvert d'une multitude d'ennemis qui le mordaient cruellement, et commençait à le dévorer.

— A moi ! cria-t-il, en se débattant avec fureur.

Mais de ces compagnons, aucun n'avait ni la puissance ni la volonté de le sauver, chaque homme n'était plus qu'une masse informe rongée vivante par les souris de Bacherach, et hurlant en se tordant sous les morsures sans nombre qui le déchiraient.

— A moi ! râla l'évêque, une seconde fois.

Personne ne lui répondit, mais à la clarté d'un éclair il vit accroupi sur sa poitrine le roi des rats qui aiguillait ses crocs, et fixait sur lui son regard phosphorescent.

— A moi Satan ! mon âme pour ma vie ! rugit le scélérat.

Alors le roi des rats fit entendre un rire strident et métallique.

—Ton âme est à moi, dit-il d'une voix cavernueuse, c'est moi qui suis Satan, et il plonge ses griffes acérées et brillantes comme un fer rouge dans le cou du maudit.

Au même moment un coup de tonnerre fit trembler la tour jusque dans ses fondements, la foudre frappa l'édifice dont elle fit crouler tous les étages inférieurs, une flamme bleuâtre couronna les créneaux ; des bateliers qui descendaient le Rhin entendirent des cris affreux comme n'en poussent que les damnés et qui semblaient sortir de la tour qui se dressait à l'horizon.

Ils se signèrent en tremblant et continuèrent à ramer, mais le lendemain des pêcheurs, en allant retirer leurs filets, virent les murs de la Mausenturm rouges de sang, et noircis par la foudre ; une forte odeur de soufre s'exhalait de la blessure béante ouverte par le feu du ciel et des monceaux de rats couvraient l'ilôt à une hauteur de plus de deux toises.

LES MERVEILLES DE LA NATURE

Elève (en promenade avec son maître).— Comme c'est beau la nature ! et combien ses œuvres sont merveilleuses !

Le professeur.—Plus merveilleuses encore que vous ne pouvez le penser, mon jeune ami ; songez donc que le plus petit insecte, en arrivant au monde, porte un nom latin !

BEAUCOUP, MAIS PAS SOUVENT

Bombast (dans un hôtel après souper).—Moi, messieurs, personne ne peut me faire la barbe ; un client vu, un client dans le sac. Aussi, le boss me donne-t-il toujours les tournées les plus difficiles. Ce que j'en fais de ces ventes, ce que j'en prends de ces ordres, c'est inouï.

Simpleton.—Moi, ce n'est pas de même ; faut croire que je ne sais pas m'y prendre, je n'ai fait qu'une vente en trois ans.

Bombast.—Ce n'est pas d'extra, et votre singe vous garde ! Il est donc empaillé ! Ah ! ça, qu'est-ce que vous vendez donc ! Vous savez, je suis de bon conseil.

Simpleton.—Merci, je fais des ponts suspendus à trois millions de piastres du mille.

POUR LE COIN DE JOE

« D'UNE JEUNE FILLE A SON AMANT. »

Pour mettre un terme à la correspondance trop amoureuse, le père l'oblige de lui montrer ses lettres.

MONSIEUR GUSTAVE,

Mon père m'a dit de ne plus vous écrire après ceci. Peut-être direz-vous que je n'obéis pas ? Mais soyez certain que je le ferai. Vous savez que j'aime beaucoup mon vieux père, mieux que vous, qui faites depuis si longtemps sa fureur. Vous pensiez par hypocrisie faire mon bonheur et ma joie ; vous êtes le seul que j'ai aimé ; j'ai eu grandement tort ; maintenant l'homme que j'aime et mon seul compagnon pour l'avenir, c'est mon père ; avec lui je reste pour toujours. Si vous cessez de m'écrire, papa sera satisfait. Au contraire, en continuant vous me causerez un énorme chagrin en établissant entre mon père et moi un désaccord qui ne pourrait être réparé en aucune manière. En un mot que ces enfantillages cessent. Vous n'êtes pas sans savoir que mon père est la bonté même, et n'est pas cet être qui a toujours agi en sot, à mon égard. Je m'adresse à vous et à vos compliments. C'est pourquoi je ne m'en occupe plus ; je termine par vous dire que si vous m'écrivez, je recevrai vos lettres avec répugnance et dédain ; le contraire fera mon bonheur.

DORA.

N. B. du SAMEDI : Lisez de nouveau cette lettre en passant une ligne chaque fois.

JOE.

UNE CONFIDENCE

Un habitué, au restaurant :

—Garçon, ce poisson n'est pas frais.

—Si, monsieur.

—Je vous assure qu'il empest.

Le garçon, confidentiellement :

—C'est une erreur : c'est celui de votre voisin.

LE TEMPS DE LE RETROUVER

En soirée :

—J'ai cru remarquer, monsieur Boireau, que vous ne mettiez jamais qu'un gant. Pourquoi cela ?

—J'ai perdu l'autre... il y a cinq ans.

FAUTE DE JEUNESSE

Guerrier du salut (visitant les cellules).—Qui a pu vous conduire ici, mon frère ?

Prisonnier.—La jeunesse, monsieur.

Guerrier.—Comment la jeunesse ? Vous avez au moins soixante ans.

Prisonnier.—Pas la mienne ; c'est celle de mon avocat.

MEME LES PLUS FORTS EN ARRIVENT LÀ

Pensionnaire (à la fille de table).—Du beurre, s'il vous plaît, mademoiselle.

La fille de table.—Le beurre est épuisé, monsieur.

Pensionnaire (furieux).—Épuisé ? Du beurre si fort !

ON COURT SA CHANCE

M. Cordonserré (à son fils).—Prends ce cinq dollars et vas le faire changer à l'hôtel.

Le fils.—Mais, papa, ça fait dix fois que je fais changer depuis le matin et le tiroir est plein d'argent dur et de petits billets.

M. Cordonserré.—Vas toujours. A l'heure qu'il est, l'hôtelier doit être entre deux vins, et il peut donner plus que la monnaie.

COMMENT ON LANCE UN EMPRUNT

Videgousset.—Dis donc, Jimmy, as-tu cinq dollars en monnaie ?

Jimmy.—Peut-être bien !

Videgousset.—Prête-les moi pour quelques minutes, je voudrais emprunter une piastre à Paul que je vois là-bas en bout de la rue ; et je sais qu'il va me dire qu'il n'a pas de plus petit billet qu'un cinq piastres.

LES GRANDES FIGURES ÉLECTORALES



I

Moi, je dispose de cinquante votes. Réglez ou ne réglez pas avec moi, c'est votre affaire. Les autres n'attendent.

II

—Je vas vous dire : Quand on a perdu trois petits vœux d'un coup, deux belles couvées de dindes, et que la femme a été enterrée la semaine dernière, faut avoir gros d'encouragement pour se mettre à cabaler.

III

Le cabaleur en chef de Georges W. Stephens dans les rangs de l'Armée du Salut.

IV

(Sortant d'un comité d'élection.)

—Hello ! Voilà un *police*. De deux maux choisir le moindre ! Au *blackhole* ou chez la bonne femme ? Pas de blague ! Je vais au *blackhole*.

LE TEMPS C'EST DE L'ARGENT



(Samedi, 5 heures du matin.)

Madame Megère, réveillant ses servantes.—Tas de parresseuses, debout ! C'est aujourd'hui demain dimanche, puis Lundi fête. Voilà la moitié de la semaine passée avant que vous ayiez remué de votre lit.

LOCUTIONS A ÉVITER

(Suite.)

DÉBACLE, DÉBACEMENT.—On appelle *débacle* la rupture des glaces sur un fleuve, une aivière, et *débâclement* le bruit produit par la *débacle*.

DÉCHIDER, DÉCIDER DE.—*Déchider d'une chose*, c'est en disputer.—*Déchider du sort d'un pays conquis*.—*Déchider une chose*, c'est la résoudre, la terminer.—*J'ai décidé que vous ne partirez pas*.

LOI, DÉCRET, ORDONNANCE.—La loi est absolue.—Le décret a besoin d'une sanction pour faire loi.—L'ordonnance est un simple règlement ou un décret selon l'autorité de laquelle elle émane.

TRANSFUGE, DÉSERTEUR.—Le *transfuge* est celui qui a abandonné le parti auquel il appartenait pour passer dans un parti opposé.—Le *déserteur* est un soldat, un fonctionnaire, un homme, en un mot, appartenant à l'Etat, qui abandonne son poste.

ABANDON, ABANDONNEMENT.—*Abandon* est l'état dans lequel on est délaissé.—*Abandonnement* est l'action par laquelle on abandonne son bien à quelqu'un.

ABOLIR, ABROGER.—*Abolir* se dit des coutumes, des usages.—*Abroger* se dit des lois.

ACCULER, ÉCULER.—*Acculer*, c'est pousser quelqu'un dans un endroit sans issue.—*Eculer*, faire plier quelque chose par derrière.—*Ce général a acculé l'ennemi au pied de la montagne*.—*Cette petite fille a éculé ses souliers neufs*.

ACTIONS, ŒUVRES.—Les *bonnes œuvres* seules ont pour principe la charité envers le prochain. Les *bonnes actions* sont produites par une vertu quelconque.—*Toutes les bonnes œuvres sont des bonnes actions*.—*Mais toute bonne action n'est pas une bonne œuvre*.

PROVERBES, ADAGES.—Le *proverbe* est une sentence populaire, un mot familier et plein de sens. L'*adage* est un proverbe piquant et plein d'esprit.

AÉROMÈTRE, ARÉOMÈTRE.—Le premier est un instrument qui pèse la raréfaction ou la condensation de l'air ; le second est destiné à peser les liquides.

EFFILER, AFFILER.—*Effiler*, défaire un lissu fil à fil.—*Affiler*, donner le fil à un tranchant.

IRRUPTION, ÉRUPTION.—*Irruption*, envahissement soudain et imprévu d'un terrible ennemi.—*L'irruption dans nos provinces de l'Est fut aussi désastreuse qu'inattendue*.—*Eruption*, sortie prompt et avec effort.—Évacuation soudaine.—*L'éruption de ce volcan a enseveli sous la lave brûlante tous les terrains qui s'étendent à l'orient depuis les montagnes jusqu'à la mer*.—*Pendant l'éruption de la rougeole, il faut prendre les plus grandes précautions*.

ÉVIER, LÉVIER.—Le premier seul est français ; c'est ainsi qu'on nomme la pierre à laver la vaisselle et à jeter les eaux, qui se trouve dans une cuisine, *Lévier*, dans ce sens, est un barbarisme à l'usage des cuisinières.

BANNISSEMENT, EXIL.—On *bannit* un criminel.—On *exile* un ennemi politique. Le *bannissement* est donc une peine infamante, tandis que l'*exil* est presque toujours la suite d'un noble dévouement et presque un titre de gloire.

FAIM, APPÉTIT.—La *faim* réveille une idée de besoin, de souffrance ; l'*appétit* est au contraire une certaine excitation à manger.—On redoute la *faim* et l'on désire l'*appétit*.

FOURCHÉ, FOURCHU.—*Fourchu* ne se dit que de ce qui est fait en forme de fourche.—*Un arbre, un menton fourchu*.—Dans tous les autres cas, c'est *fourché* qu'il faut dire.—*Un pied, un cheval fourché*.

FROIDEUR, FROIDURE.—Le premier se dit au figuré, le second au propre.—*La froideur de ses manières*, — la *froidure est arrivée*.—Ce dernier mot, quoique très bon français, est peu usité.

VÉRITÉ, SINCÉRITÉ, FRANCHISE.—La *vérité* est dans le discours.—On parle en toute *cérité*.—La *sincérité* est dans les sentiments.—La *franchise* dans le caractère.—Un *fourbe* peut une fois par hasard être vrai et sincère, il ne saurait être *franc*.

GAGES, APPOINTEMENTS, HONORAIRES, ÉMOLUMENTS, ne doivent pas être confondus. *Gages* est le salaire des domestiques.—*Appointements* se dit du traitement d'un fonctionnaire public.—(Les militaires emploient les mots *solde* et *paye*.) On emploie les mots *honoraires* et *émoluments* pour désigner ce qui est dû aux maîtres qui enseignent, aux médecins, aux avocats, aux notaires, etc...

ÉCROULER, ÉBOULER.—Les murailles peuvent seules *s'écroûler*, les terres *s'ébouler*.

INFRACTION, EFFRACTION.—*Infraction*, violation de la règle, de la loi, des usages.—*Parler d'une voix éclatante est une infraction aux lois de la bonne compagnie*.—*Effraction*, bris d'une croisée, d'une porte, d'un meuble pour la consommation d'un vol.—*Ce crime est d'autant plus grave, qu'il a eu lieu avec effraction*.

DISCIPLE, ÉLÈVE, ÉCOLIER.—*Disciple*, celui qui suit la doctrine d'un savant, d'un chef religieux.—*Élève*, qui prend des leçons de la bouche du maître.—*Écolier*, qui étudie dans une maison d'enseignement.

DEVISE, EMBLÈME.—La *devise* est une pensée, une maxime que l'on adopte et que l'on prend pour règle de conduite.—*Gloire et patrie, telle est ma devise*.—Un *emblème* est une allégorie à laquelle on attache un sens religieux, moral, politique, etc.—*La violette est l'emblème de la modestie*.—*Les ducs de Lorraine avaient pour emblème un chardon avec cette devise. Qui s'y frotte s'y pique*.

IMMERSION, ÉMERSION.—Le premier se dit de l'action de plonger dans l'eau.—Le second, en terme d'astronomie, signifie l'action de disparaître après avoir disparu, par suite d'une éclipse ou derrière un murage.

ENNOBLIR, ANOBLIR.—Des lettres patentes *ennoblisent* un homme ; ses grandes actions, ses talents, ses vertus, *l'ennoblisent*.—*Anoblir* est donc la formalité nécessaire pour donner des titres de noblesse.—*Ennobler*, c'est rendre illustre.

CONTAGIEUX, ÉPIDÉMIQUE.—Une maladie qui se communique par le contact est *contagieuse*.—

Celle qui existe en quelque sorte dans l'air est *épidémique*.—*Le choléra, la peste, sont des épidémies*.—*Les éruptions sont souvent contagieuses*.

APURER, ÉPURER.—On *apure* un compte, c'est-à-dire on le vérifie, on le corrige.—On *épure* certaines denrées, ce qui veut dire qu'on en enlève les parties étrangères et impures.

AGILE est masculin quand il est question de l'oiseau qui porte ce nom, ou au figuré d'un homme de grand talent.—Mais, pris dans le sens d'enseigne, de drapeau, il est féminin. *L'aigle impériale*.

(A continuer.)

SATISFACTION LÉGITIME



Brogan.—Cache-toi, écourant ! Si je savais de te ressembler, j'irais me pendre !

Crogan.—Je remercie tous les jours le bon Dieu de ne pas avoir été fait à coups de pioche comme toi.

DU CHANT DES OISEAUX

On a beaucoup écrit sur le chant des oiseaux et particulièrement sur celui du rossignol et de la fauvette ; mais de tous les écrivains qui ont parlé du premier de ces deux oiseaux, celui qui l'a fait d'une manière plus exacte, c'est le célèbre Buffon.

« On pourrait, dit-il, citer quelques autres oiseaux chanteurs dont la voix le dispute à certains égarés à celle du rossignol : les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle, se font écouter avec plaisir lorsque le rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux, d'autres ont des tours de gosiers aussi flatteurs ; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de ces talents divers et par la prodigieuse variété de son ramage ; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol ; le rossignol charme toujours et ne se répète jamais, du moins jamais servilement, s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments ; il réussit dans tous les genres ; il rend toutes les expressions ; il saisit tous les caractères ; et de plus il sait en augmentant l'effet par le contraste. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des sons faibles, presque indécis, comme s'il voulait essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent ; mais ensuite prenant de l'assurance, il s'anime par degré, il s'échauffe et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe : coups de gosier éclatants, batteries vives et légères, fusées de chant où la netteté est égale à la volubilité ; murmure intérieur et sourd qui n'est pas appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables : roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût ; accents plaintifs cadencés avec mollesse, sons filés avec âme ; sons enchanteurs et pénétrants ; vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce.

—L'illumination commence seulement, dit Sans-nez.

—Première surprise ! fit M. de Lincourt avec un léger haussement d'épaules.

Puis, se tournant vers les chasseurs, il ajouta en riant :

—Sa Majesté veut absolument nous étonner mes camarades.

—Elle y arrivera peut-être ; mais, en tout cas, ne lui en laissons rien voir.

Les Trappeurs répondirent à leur chef par un sourire d'acquiescement.

Ils le comprenaient.

La dignité leur commandait l'impassibilité absolue, quoi qu'il arrivât.

Cependant l'incendie se propage rapidement.

Les flammes, courant sur les crêtes avec une rapidité prodigieuse, forment un vaste demi-cercle qui va courant vers le défilé pour y rejoindre ses deux ailes gigantesques.

L'intensité de la chaleur est telle, que l'on étouffe sous le dôme immense de fumée rougeâtre dont l'arène est couverte.

On ne voit pas un coin du ciel.

L'attente est cruelle pour la foule murée par le fer des Indiens et le feu des collines.

Tous les yeux sont fixés vers le défilé.

Enfin le cercle de flammes est fermé.

Un coup de sifflet aigu passe au milieu des grondements sourds et des pétilllements ; il retentit strident. C'est un commandement lancé par la reine elle-même.

La grande tenture de peaux qui masquait l'entrée du défilé tombe.

Un spectacle imposant s'offre aux chasseurs ; ce sont les ruines d'un de ces temples mexicains que les Aztèques, au temps de la conquête de Fernand Cortès, ont ensevelis, dans le plus secret, au milieu des eaux profondes des lacs ou dans les immenses excavations des grottes.

Convaincus que l'or était la principale riche, l'attrait suprême des conquérants, les Aztèques, peuple belliqueux venu d'Asie par le détroit de Beringh, ayant asservi les tribus mexicaines qui occupaient le pays avant eux, les Aztèques, disons-nous, voulurent enfouir les richesses accumulées dans leurs édifices religieux ; ils tenaient leurs cerfs sous un joug de fer et ils avaient aux confins de l'empire, des tributaires ; ils employèrent à cette tâche des corvées prises chez les uns et chez les autres ; les travaux finis, sous l'œil des prêtres et des guerriers, tous les ouvriers étaient égorgés.

Rien de plus intéressant à lire, dans les auteurs espagnols du temps, que cet histoire des trésors mexicains, noyés ou enterrés, le secret étant assuré par des hécatombes humaines.

Les temples étaient nombreux, les richesses incalculables ; les travaux avaient été immense, puisque des lacs avaient été comblés.

Les conquérants espagnols firent des recherches, plusieurs fois couronnées de succès ; mais un grand nombre de ces trésors leur échappèrent ; surtout ceux des territoires éloignés du centre de l'empire ; les régions de l'Apacheria étaient notamment hors de leur pouvoir ; ce pays avait reconquis son indépendance ; après des siècles, il la garde encore.

Au lendemain de la chute de l'Empire des Aztèques, les Apaches tributaires et tributaires alliés n'ayant jamais été asservis par la propagande religieuse, les Apaches, comme le constatent les écrivains d'alors, reçurent en amis, les prêtres et les nobles Aztèques, cherchant chez eux un refuge avec des trésors fabuleux, inouis, portés à dos de lamas, et enterrés ensuite dans des sites reculés et sauvages, une fois arrivées en sûreté.

Les chefs seuls eurent le secret de ces trésors et le transmirent, plus ou moins exactement, de génération en génération, à l'aîné de leurs descendants.

Pendant plus de trois cents ans, les Apaches, peuple chasseur, n'ayant aucune relation d'échanges avec leurs voisins, n'éprouvèrent point le besoin de l'or, à titre de monnaie ou de lingots d'échange ; ce ne fut que sur le tard, qu'ils en reconnurent l'utilité ; mais, depuis des années, la tradition des trésors enfouis s'était perdue, sauf dans quelques familles de chefs qui se gardaient bien de divulguer ces secrets.

Grandmoreau avait par hasard, découvert une grotte où gisaient les richesses de deux temples, c'était là le fameux secret du trappeur dont il est encore parlé aujourd'hui dans les contes du bivac, parmi les chasseurs de la prairie et dans les campements des chercheurs d'or du Colorado.

Et ce secret du trappeur n'était-il pas connu des Indiens, ou du moins d'un de leurs chefs ? Ne serait-il pas étalé triomphalement sous les resplendissements de la montagne en feu ?

Grandmoreau en a le pressentiment.

Le comte de Lincourt est très pâle, tous les chasseurs sont inquiets ; la population d'Augustin est stupéfaite ; les Indiens restent silencieux.

En ce moment, l'Aigle-Bleu s'avance et dit au comte, d'un air singulier en français :

—Vous plaît-il, M. le comte, d'accompagner la reine et de visiter les ruines de ce temple, qu'elle a fait transporter ici avec toutes les statues d'or, de platine et d'argent que nos Apaches ont exhumées, en même temps que les pierres du moment. Vos amis peuvent nous accompagner.

M. de Lincourt s'inclina en signe d'assentiment : les chasseurs, silencieux, se rangèrent derrière lui.

Le comte remarqua qu'aucune invitation n'était faite au colonel d'Éragny et à sa fille qui souriaient en le regardant et qui semblaient n'éprouver aucune surprise.

Quel jeu jouaient-ils donc tous deux ?

Le comte se demanda s'il était mystifié et se mordit les lèvres, réfléchissant déjà aux moyens de se venger.

Cependant le cortège des sachems s'était ébranlé, suivant la reine ; les chasseurs et leur chef se mêlèrent à l'escorte, sombres mais entraînés par la curiosité.

Le comte dit à Grandmoreau :

—Qu'en pensez-vous ? Ne vous semble-t-il pas que cette exhibition ressemble fort à une mystification : on se moque de nous. Le secret. . .

—F. . . ichu, le secret ! Il était enterré à une demi-marche d'ici, le secret ! Les Faces-Rouges le connaissent le secret ! Nous voyant en expédition, ils se sont doutés de nos intentions et ils nous ont devancés ! Monsieur le comte, nous sommes floués !

—Au diable mes rêves de fortune, soupira le comte. Moi qui espérais relever mon blason, sauver de la vente à la criée le vieux château des Lincourt, reconstituer leur domaine et redonner à notre antique maison un luxe digne du nom et de la race, me voilà plus pauvre que jamais. Enfin . . . on recommencera . . . on cherchera une occasion.

—Ah, Monsieur le comte, dit Tête-de-Bison, ces occasions là sont rares !

Mais on était arrivé au bont de la gorge, au milieu des ruines, merveilles de l'architecture Aztèque.

L'autel, les pilastres, les murailles étaient recouvertes de sculptures en forme de hauts-reliefs ciselés en plein métal, puis adaptés par appliques encastrées ; les grands dieux étaient taillés dans l'or, les petits dieux dans

la platine, les déesses dans l'argent ; mais ce qui surtout constituait le trésor, c'étaient les pierres précieuses dont les statues étaient ornées, les yeux étaient des brillants, des rubis, des émeraudes, des escarboucles ou des topazes, enchassés sur les paupières. Les déesses portaient des colliers de perles, alternant avec des saphyrs ; aux poignets, aux chevilles, elles avaient des bracelets ruissolants de feux, les vêtements des dieux étincelaient d'éclairs lancés par d'énormes diamants ; des solitaires ornaient le nœud des plumes des coiffures, et les agrafes des manteaux.

Toutes ces splendeurs éblouissaient, reflétant les lueurs des torches portées par cent guerriers et les rougeurs de l'incendie qui dévorait les cimes de la gorge.

Tout à coup, l'on aperçut, couché sur une litière portée par quatre guerriers, un sachem blessé . . .

C'était l'Aigle-Bleu . . .

L'Aigle-Bleu non capable encore de marcher !

Grandmoreau murmura à l'oreille du comte :

—Ça va devenir drôle ! Deux Aigles-Bleus ! On nous roule de plus en plus !

De Lincourt n'y tenait plus de rage ; voyant des regards silencieux dans les yeux de Blanche et des sourires sur les lèvres du colonel, il poussa vers celui-ci son cheval et lui dit :

—Monsieur ! vous vous moquez de nous et je ne puis le supporter ! Mystifiés par les Indiens, soit ! Ils sont dans leur jeu ; mais, que vous vous associiez à nos adversaires pour insulter à notre déconvenue d'un air railleur, je ne puis l'admettre.

L'Aigle-Bleu s'interposa.

—Permettez ! dit-il, sur le même ton qu'eût pris en pareil cas un parisien rompu aux usages.

Et laissant tomber un manteau, ôtant sa coiffure qu'il remit aux mains de deux Indiens, dont l'un lui tendit un chapeau mou de touriste, il apparut vêtu à la façon d'un boulevardier qui s'est décidé à faire une excursion.

Saluant le comte d'une façon cordiale, il lui dit :

—Monsieur de Lincourt en deux mots, voici des explications. Ma sœur (il montrait la reine) et moi, sommes nés d'une française et du dernier grand sachem des Apaches. Ma mère a obtenu de mon père, qu'à l'âge de douze ans, j'irais faire mon éducation en France. Elle avait comme le pressentiment que je n'étais pas fait pour la vie sauvage ; mon frère cadet, au contraire, l'Aigle-Bleu, était prédestiné par son tempérament à mener l'existence des tribus. Mon père est mort pendant mon séjour à Paris, après avoir pris les arrangements suivants approuvés solennellement par tous les sachems : en mon absence, notre sœur serait reine, jusqu'à mon retour ; si je voulais alors devenir grand sachem, je prendrais le pouvoir ; sinon je le cétais à mon frère. En dédommagement, mon père légua à ma sœur et à moi, le secret d'un temple dont nous devons nous partager les richesses par moitié. J'ai renoncé à être Grand Sachem et j'ai décidé ma sœur à me suivre à Paris où sa dot et sa beauté lui permettent d'espérer qu'elle trouvera un mari digne d'elle. Pour moi, j'ai l'honneur d'épouser mademoiselle d'Éragny . . .

(A suivre)

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagachetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les couvents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

17,009 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

LE SAMEDI

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 19 Mai.
Après-Midi et Soirée.

LA FAMEUSE PIÈCE BURLESQUE

INTITULÉE :

Manchester Nights' Owls

Un des plus jolis spectacles. Excellente Compagnie, Magnifiques Décors, etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—*The Broom Makers.***Gray's Saponaceous Dentifrice,**

Excellente Poudre a Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

**LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour,
avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,
Et cent de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE
MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les
jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,
TORPEUR DU FOIE,
MAUX DE TÊTE,
INDIGESTIONS,
ETOURDISSEMENTS

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

MAISON DE SANTÉ

A proximité de la ville. Localité
très salubre.

Pour informations, adressez :

Dr. E. LALONDE, 196 Rue Saint-Maurice

MONTRÉAL.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute
espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,
PAMPHLETS, AFFICHES,
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions
peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE
& CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York;